

jane
sautière

cales



corps
flottants

jane sautière

corps flottants

verticales

OceanofPDF.com

*À Joseph Ponthus,
Baptiste Cornet (l'un est l'autre),
qui ne lira pas ce livre.*

OceanofPDF.com

J'attends ce que j'appelle le coche d'eau, un bateau électrique qui me conduit au Carrefour d'Aubervilliers depuis la Villette, le long d'une darse du canal Saint- Denis. C'est le printemps, dans ces couleurs si vives, si tranchées. La lumière du soleil presque coupante. Comme toujours les retrouvailles de la lumière, comme toujours l'inattendu du retour des saisons, celle-là encore plus surprenante que les autres dont le temps qui passe augmente encore le saisissement, rien n'est banal dans ce mouvement perpétuel (peut-être parce qu'il ne le sera pas à l'aune d'une vie humaine). Attendre un bateau, embarquer, naviguer, même pour une dizaine de minutes, n'est jamais ordinaire.

Je me laisse gagner par la chaleur du soleil sur le visage et, lorsque je rouvre les yeux, quelques taches noires apparaissent dans l'angle de mon œil droit. C'est étonnant puis inquiétant. Je cherche à fixer ce petit archipel qui se déplace à chaque mouvement de l'œil. J'apprendrais que ce sont des fragments de l'enveloppe du vitré. Ils flottent et projettent des ombres sur la rétine. J'ai su ensuite qu'on pouvait aussi les appeler « spectres ».

Je vois l'ombre – insaisissable – de ces corps flottants, toujours dérobés, toujours là. Encore un dérèglement dû à l'âge. Ce qui me paraît évident. Mon âge devient celui des corps flottants qui ont peuplé mon existence et qui demeurent présents et irréels.

Chercher d'abord les lieux, face à la faillite de la mémoire, les formes sensibles (j'allais dire inconvenantes) qui viennent, sans projet, sans censure, sans aucune perspective, aller comme une bête sur des traces. Affronter le vieillissement, ce qui s'écroule, pour chercher dans les formes imprescriptibles, originaires. C'est ce que j'écris pour commencer.

Et puis ?

J'ai vécu au Cambodge de juillet 1967 à juillet 1970, de quinze à dix-huit ans. De la seconde à la terminale. Et je n'en garde que si peu de souvenirs. Bien moins que d'années antérieures de mon enfance en Iran.

La violence de cette disparition est prodigieuse.

Je gratte cette matière devenue sèche et n'en ramène qu'une poussière. Mort violente du passé, c'est bien par lui qu'on meurt en premier, la tête pourrit par défaillance de la mémoire, comme le poisson maoïste qui a tout oublié.

Bien sûr ce n'est pas ça. Il y a un lent recouvrement du passé. Une histoire de couches successives. Et l'étonnement de ce qui survit. Parfois des choses ténues et sans raisons précises.

C'est drôle, ma mère, déjà sénile et qui avait totalement perdu la tête et la mémoire, se souvenait parfaitement de séquences très anciennes de sa vie. Son enfance. Son chien, Mennis, que son frère (devenu fou bien avant elle et mort suicidé à l'hôpital psychiatrique) avait jeté dans une mare. Et j'ai le cœur serré, car, de ça, je me souviens, et donc, du chien de ma mère et de son chagrin, je me souviens, mais si peu de ma propre enfance. Peut-être n'a-t-on pas le même Alzheimer.

Ce qu'il ne faut pas faire, mais je le ferai. Fouiller Internet, vouloir *retrouver*, réparer en quelque sorte. Ce que j'ai entrepris en cherchant les photos de mon ancien lycée. Je doute de ce que je vois. Je ne doute pas de mon oubli, qui reste donc, finalement, un point stable dans le vertige permanent.

Je vais aller vers le Cambodge disparu par les chemins qui sont les miens selon une forme de persistance rétinienne, ce qui obstinément demeure et raye le champ du conscient.

Toute cette vie passée dans la fumée du rêve. Ne se souvenir de rien, si invraisemblablement peu. Cette absence de mémoire est aussi une absence d'attention, un défaut de présence au monde. Je me dis, c'est par le corps qu'il faut chercher, ce qu'il a composté de nos gestes, les frissons de la peau, les lits du sommeil, les lampes de chevet, les armoires, la forme d'une clef ; ce que les yeux ont saisi de la mer insensée, de la laitance de la lune, de la couleur d'une chevelure ; ce que la bouche a gardé et des figues et des pêches et de l'amer et du vin et des baisers. Et des longanes mangées à Takmao, là où était l'hôpital psychiatrique, je ne sais vraiment pas ce que je faisais là-bas, mais les longanes sont encore présents, leur arrière-goût d'éther, leur noyau gros, noir et lisse dans la bouche, comme un globe oculaire. Tout ce qui reste du battement du corps amoureux, des spasmes orgasmiques, des chansons, oreilles et gorge. Le coffre du corps, il faudrait l'ouvrir.

Et je me demande souvent ce qui, dans notre organisme, nous fait continus. Toutes nos cellules se renouvellent, est-ce qu'elles se passent le message de ce qui a été vécu par les cellules ancêtres ? Ont-elles seulement une mémoire, ou simplement une fonction à laquelle elles s'appliquent exclusivement ? J'apprends qu'on n'est pas totalement renouvelé. Je savais déjà que le nombre d'ovocytes est strictement limité, quand il n'y a plus, il n'y a plus, contrairement aux spermatozoïdes. Comme les dents, existences uniques dans nos bouches. Et les neurones du cortex, pareil. Je n'arrive pas à croire que

toutes nos autres cellules, les reproductibles, ne gardent pas quelque chose de ce qui a été vécu, que toute la mémoire soit l'affaire du néocortex.

D'ailleurs la peau porte la trace des blessures, les cicatrices. Peut-être les corps flottants sont des cicatrices. Des cicatrices vivantes, animées.

OceanofPDF.com

Il y avait, et pendant longtemps, tout un peuplement de mon esprit par le roman, l'invention de la vie, les histoires imaginaires. C'était très vigoureux et finalement plutôt toxique, comme toute came l'est, même si elle rend de bien grands services (pour moi : la fuite du huis clos familial).

Mon père aussi, le roman.

Pendant les repas de famille, tout à coup ramené au présent par ma mère, par son prénom prononcé fort, « Paul ! », et qu'elle répétait plusieurs fois pour provoquer l'atterrissage. Il quittait le visage que le rêve éveillé déformait, un œil plus petit, une narine plus gonflée, un léger sourire aux lèvres. « Il a son petit œil » était le code pour signifier son absence. Je le regardais, étonnée, un peu admirative devant la force de son évasion à lui. Un peu surprise de le voir nous quitter ainsi en plein repas.

De roman, je n'en ai pas écrit, consciente que je n'atteindrais jamais cette puissance.

Il avait été résistant dans un réseau anglais qui préparait le débarquement (le *Plan Sussex*), il avait été formé en Grande-Bretagne, puis parachuté en France muni d'une radio et accompagné d'un comparse chargé de surveiller les camions gonio allemands qui détectaient les émissions de radio clandestines. On leur avait dit que c'était une mission suicide. Ils étaient très jeunes. Cette génération a eu à faire avec le courage physique, que nous ne connaissons plus guère, il est rare maintenant de risquer une mort violente sciemment. Mon père ne parlait pas de cette période, je n'ai pu en connaître que des bribes lors

des déjeuners d'anciens de son réseau qui se déroulaient rue Tournefort, dans le café tenu par Mme Andrée et qui leur avait servi de lieu de partage lors de leurs missions et, j'imagine, de prise de consignes. Le troquet est devenu un restaurant grec, puis corse. J'avais demandé à mon père si je pouvais l'accompagner. Je crois qu'il en a été heureux. Les vieux messieurs échangeaient des souvenirs ahurissants. Je crois à mon intention, pour que je sache qui avait été mon père. Ensuite, ils parlaient politique et ça se gâtait.

Le visage bouleversé de mon père lorsque retentissait la sonnerie aux morts ou *Le Chant des partisans*. *C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères*, c'est tellement beau. Et c'est aussi : *Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !* J'avais demandé une fois par une sorte d'inconscience puérile et un peu perverse : « Est-ce que tu as tué des gens ? », il n'y avait pas eu de réponse, seul le regard grave et triste de celui qui sait qu'il n'est plus de la même espèce que ses concitoyens (et que son enfant).

Il y avait ça aussi, *La Complainte du partisan* :

*Le vent souffle sur les tombes
La liberté reviendra
On nous oubliera
Nous rentrerons dans l'ombre.*

Ils ont encore le pouvoir de nous serrer le cœur, ces chants, l'un et l'autre composés en 1943. L'un, le chant, hymne de combat, l'autre, la complainte, mélancolique évocation, qui ont eu pour compositrice une femme, Anna Marly, cantinière des Forces françaises libres à Londres.

C'était cela, ces vieux messieurs, des hommes rentrés dans l'ombre et la prophétie d'Anna Marly était juste, on les a oubliés, on les célèbre, on les commémore, mais ce qu'ils ont été échappe à toutes les statues.

Une fois la guerre finie, la plupart d'entre eux ont été récupérés par les services secrets. Il fallait reconstituer les réseaux d'espionnage français. Le mot « espionnage » est impensable pour mon père, on dit « renseignement ». D'ailleurs on ne dit pas. On ne dit pas ce qu'il fait, on ne peut pas le dire, c'est un secret. Services secrets. Au premier titre, en famille. Ma mère qui vient de l'épouser et part le rejoindre en Iran ne peut pas dire où elle s'installe, pas d'adresse à donner, pas de lieux, arrange-toi avec ça. Moi, je dois me taire lorsque mon père travaille la nuit et surtout ne pas en parler. Il m'est arrivé de venir le voir dans son bureau, il fallait une raison majeure (en général, passer un coup de fil car nous n'avions pas de téléphone chez nous, ni en Iran ni au Cambodge). C'était toujours étrange, on devait passer une porte digne d'un coffre-fort, émarger à l'entrée et à la sortie. Ne pas dire ce qu'il fait, jamais. Ma mère me dit : « Ton père est un espion » ; lui rétorque sèchement qu'il est « un agent de renseignement ». Je devais dire que mon père était un employé de l'ambassade, ce qui n'était pas tout à fait faux, puisque son service dépendait de l'attaché militaire adjoint. J'ai respecté à la lettre ce silence et je le lève aujourd'hui, dans la honte. Je n'ai pas le consentement de mon père pour le faire, il est mort. Le secret éventé m'éloigne encore plus de lui.

Mais non, le romanesque, ce n'est pas ça, une histoire d'espionnage.

Mon père a été un rêveur absolu. Un évadé du rêve. Il s'échappait. Il aimait aussi quitter son pays, ne pas être assigné à cette patrie pour laquelle il a risqué sa vie. Mais a-t-il risqué sa vie pour une patrie ? Je ne sais pas. Il a peu parlé de la Résistance, j'ai su tardivement, rencontré ses copains de réseau vieillissants, alors que la plupart d'entre eux avaient déjà leur nom gravé sur une pierre tombale avec dates de naissance, de mort et palme de la Légion d'honneur rivée pour certains. Je sais qu'il est parti vers l'Angleterre après Mers el-Kébir. Pourquoi ? Peut-être à cause des officiers de la marine française qui étaient des salauds. Oui, sans doute. Des hommes à particule, partisans de Pétain. Il est parti pour fuir ceux contre qui il se battait à Paris, les Camelots du roi. J'ai toujours cru que mon père était un gaulliste. Mais c'est loin d'être si simple. De Gaulle n'aimait pas les réseaux de Résistance constitués par la Grande-Bretagne. Donc, mon père, ni gaulliste ni communiste, parce que son propre père l'avait été farouchement, engagé avec les Francs- tireurs et partisans, terriblement alcoolique aussi et auteur des violences familiales qui effrayaient mon père. Finalement, il a fait un choix lié à sa classe sociale, sans la trahir, mais en la fuyant. Qu'ai-je fait d'autre, tellement moins glorieusement, mais je suis restée liée à ma classe en la fuyant aussi.

Je regarde la définition de patrie : « Pays où l'on a pris naissance. » Prendre naissance.

Après la Libération, il avait été parachuté au Cambodge où il devait mener une mission d'observation de la reddition effective des Japonais. La cruauté des camps de prisonniers nippons rendait cette inspection très dangereuse. Il a connu le Vietnam aussi. Il citait parfois des noms : « Da Lat, Da Nang, Battambang... » Je ne saurais pas les situer sur une carte. C'était les noms des villages du rêve de mon père. Il m'a raconté que, lors de sa mission sur la reddition japonaise, les bombardements anglais et américains avaient lieu toujours les nuits de pleine lune. Pourtant, lors d'une nuit noire, il y eut quand même un bombardement, Anglais et Américains s'étant servis de fusées éclairantes. Un vieux Vietnamien lui avait dit : « Cette fois-ci on est foutus, ils sont venus avec leur lune. »

Je ne sais pas ce qu'il a tellement aimé de ces pays, mais c'était fort. Ne plus vivre chez lui. Être dans un ailleurs total. L'Indochine, comme disait cette génération, était un ailleurs total. Parfois, je me demande s'il reste des ailleurs absolus aujourd'hui. Les tribus les plus secrètes, les paysages les plus sauvages, on les a vus à la télé. Si on y allait pour de vrai, il n'y aurait pas ce décentrement intégral qu'a signifié voyager. Ce n'était pas le cas à cette époque, il y avait bien quelques rares films documentaires mais si peu. Tout cela paraissait d'un exotisme infini que l'uniformisation du monde a estompé fortement. On le trouve à nos portes souvent dans les quartiers d'immigration des grandes villes. On aimerait que ceux-là soient venus avec leur lune.

Les missions de mon père (ça s'appelait comme ça, comme en religion) duraient trois ans, qu'il pouvait renouveler. L'Iran où je suis née, le Cambodge. Puis l'Algérie, en solitaire, j'étais restée avec ma mère en France pour mes études. Pendant ce temps, il n'avait pas de congé (une ou deux semaines au mieux). Tous les trois ans nous revenions en France, parfois pour repartir immédiatement. On ne visitait pas beaucoup le pays où nous vivions, quelques escapades parfois (Persépolis en Iran, Angkor au Cambodge, un voyage à Hong Kong).

Les parents de mon père étaient morts à quelques mois d'intervalle pendant la mission indochinoise de 1945. Il en a été averti tardivement, et les déplacements ne se faisaient pas si facilement. Il a fini par se rendre à Pont-l'Abbé où son père, cheminot FTP, s'était mis à l'abri pendant la guerre. C'est là que mon père a rencontré ma mère, leur voisine, qui avait assisté ses parents jusqu'au bout. Ils se sont mariés très vite. Il a pris son poste à Téhéran, elle l'a rejoint après un séjour à Paris qui l'avait encore plus déconcertée que son arrivée en Iran. Je suis née deux ans après.

Je ne sais rien de mes grands-parents. Il y avait si peu de transmission dans les classes populaires, là où les gens sont interchangeables dans le travail, des électrons des « masses laborieuses », aucune raison de se distinguer, pas de récit, peu de photos, sauf au moment des mariages ou du départ au front, pas de lettres. Bien sûr quelque chose passe jusqu'à moi, par les canaux indiscernables de leur vie dure, celle des prolétaires, accidentée comme souvent cette vie l'était. Ceux qui ont souffert et fait souffrir de l'alcool (mon grand-père paternel), les incarcérés (un cousin, coups et blessures volontaires parce que ivre, ma grand-mère paternelle embastillée par les Allemands lors de l'occupation de la Première Guerre mondiale pour leur avoir montré son cul), les fous (une grand-tante paternelle à Maison-Blanche, un oncle maternel suicidé à l'hôpital psychiatrique de Pont-l'Abbé). On reviendra sur les morts prématurés qui ne passent pas leur tour dans la fabrication de ces corps flottants.

Ça ne se raconte pas, on ne dit pas à une copine : « Tiens, mon cousin a été détenu à Fresnes. » Le poids de cette honte, ce qui se transmet au-delà des mobilisations qui ont été les miennes. On a beau chercher à se délier de la honte au profit de la rage, mobiliser toutes ses forces, son empreinte demeure. Ce n'est pas *ma* honte que je conserve, c'est celle de ceux qui me précèdent. Elle a été léguée, un patrimoine de classe, un héritage à protéger.

Un jour de 1967, mes parents, un peu agités, m'ont dit : « On va partir pour le Cambodge. » J'ai adopté l'excitation familiale sans en rien ressentir. Je quitterai mon école, mes amies (au féminin exclusivement, école de filles et pas de sorties extérieures). Il y aurait une autre vie, une autre école, un autre pays. J'étais déconcertée, sans projection possible, peut-être même sans attente, le monde était tellement clos chez moi, comment aurait-il pu s'ouvrir ? J'ai regardé sur la mappemonde, c'était loin. Je me souviens d'une visite à un magasin spécialisé en vêtements tropicaux où ma mère m'avait acheté une robe à encolure carrée et à bretelles, dans un tissu extrêmement léger d'un camaïeu bleu-vert. Je ne sais pas pourquoi il fallait se servir là en articles que nous aurions pu trouver parmi les vêtements d'été dans des boutiques plus habituelles. La robe en avait gardé une sorte de distinction, de valeur spécifique liée à sa suradaptation au climat local.

Peu de temps avant mon départ, avec mon amie la plus proche nous avons été autorisées à aller à Paris seules, et dans un grand magasin nous avons volé tout ce qui tombait sous la main. Puis, je lui ai dit au revoir dans le petit pavillon de banlieue où elle habitait, en pierres meulières, jardin cimenté, que je trouvais hideux. Nous nous sommes embrassées sur la bouche, maladroitement, pleines d'un désir dont nous ne savions que faire. Elle a joué au piano « L'Adieu » de Beethoven. J'ai alors compris que quelque chose d'irréversible se produisait. De fait, lorsque je suis revenue en France, trois ans

plus tard, nos liens s'étaient distendus, nous avions beaucoup changé l'une et l'autre, notre amitié s'était dissoute, nous avions toutes les deux un amoureux.

Le vol vers Phnom Penh était long, ponctué de plusieurs escales. Rome. Puis un autre aéroport (Damas ?), encombré de blindés, où nous n'avions pas pu descendre, une conséquence de la guerre des Six-Jours qui venait d'avoir lieu. Karachi, il faisait une chaleur extrême, un serveur habillé de blanc nous avait donné, en s'inclinant, une citronnade tiède dans la zone de transit qui ressemblait à un hangar. Il y avait une mouche dans mon verre. Mon père m'avait demandé de ne rien dire, parce que c'était un pays très pauvre. La citronnade était bonne, préparée avec du vrai citron.

Par le hublot, la mosaïque des miroirs des rizières que la saison des pluies (je n'ai jamais dit, ni entendu dire *mousson*) faisait briller. Ma mère stupéfaite de cette curieuse campagne : « Mais on ne pourra pas se promener ! »

Je regarde l'heure de Paris : 15 h 59, ciel chargé, pluies, 8°, celle de Phnom Penh : 21 h 59, ciel clair, quelques passages nuageux, 29° (ressenti 31°). Souvent je compare le jeu du décalage horaire, les météorologies. Souvent aussi je rêve à ce que peut être cette communauté d'instant, celle du moment où on regarde l'heure du pays où l'on n'est pas ou celle du moment de la journée qui sera le même (15 h 59 ici et 15 h 59 à Phnom Penh).

Le premier soir le couchage dans ce drôle d'endroit près du fleuve, l'épaisseur de l'air, on était abouchés par la chaleur humide, les moustiques innombrables, les odeurs saturantes, jusqu'aux billets de banque mous et puants remis à l'aéroport. Malgré la moustiquaire, j'avais été dévorée, le visage grêlé de piqûres. Ça ne s'est plus reproduit à ce point – bras et jambes, oui, mais plus le visage. Cette nuit d'initiation à la nécessité d'être humble avec les insectes, sans révolte sous la chaleur, accueillant tout ce qui dans la nuit crie et appelle compagnie.

La pluie tombait avec une force que je ne connaissais pas. Les gouttes rebondissaient sur le sol. Comme tout là-bas, le mélange s'impose, eau, terre, ciel. Oui, tout ce qui organiquement fusionne, fuse, explose, quelque chose d'exaspéré et doux pourtant. Les odeurs surtout, jamais rien dont on puisse dire uniquement ça sent bon ou ça pue. Le suave de la pourriture, le sucré du mortel, vie et mort enlacées et vibrantes. Dans les flaques d'eau boueuses de la saison des pluies, de petits poissons.

Le cyclo, partagé avec ma mère, mon père seul dans le sien, on était moites, vaguement sidérées, muettes. La capote était rabattue à cause de la pluie, tel un landau. On apercevait la ville par une meurtrière, les lumières étaient très jaunes. Pourquoi je vois toujours les conducteurs de cyclos à l'avant ? Pourquoi je vois leurs mollets noueux, leur fatigue, leur sueur, les vieux shorts kaki, les chemisettes, les grosses clopes, alors qu'ils étaient derrière, nous comme des

gros bébés en poussette, leur donner le chemin avec des gestes (*tiop tiop* : s'arrêter, bras qui bat l'air de haut en bas), avoir « son » cyclo (ils devaient monnayer entre eux cette clientèle aisée), ils nous attendaient à la sortie du lycée, ou devant notre immeuble, ils connaissaient nos trajets. Leurs jeux d'argent bruyants et insensés, ils pariaient leur cyclo sur l'heure d'arrivée de la pluie. Ils y dormaient souvent. Je sais qu'ils n'existent plus sous cette forme, ils sont maintenant motorisés.

La première journée à Phnom Penh, nous avons été invités à déjeuner. Il y avait très peu de restaurants « chinois » à Paris contrairement à maintenant, hormis peut-être au Quartier latin. En tout cas, je n'avais jamais mangé de cuisine asiatique. Et sans doute n'en ai-je plus mangé comme celle-ci, non lissée par les standards des pays de diffusion. Le goût de la coriandre, du nuoc-mâm et de la citronnelle en premier. Les algues glissant dans les baguettes. Les abalones, tellement prisés, je ne découvre qu'aujourd'hui que ce sont des ormeaux. (Qu'est-ce que ça change ? Dans une autre langue, peut-être une autre saveur.)

La multitude des fruits jusqu'alors inconnus qui parle si juste de cette terre : longanes, litchis, ramboutans, mangoustans, papayes, sapotilles, pommes-cannelles, fruits du dragon, mangues, bananes toutes petites et tellement parfumées, goyaves, fruits du jacquier et l'invraisemblable durian, dont l'odeur de cadavre fermenté nous faisait plisser le nez, mais les glaces servies dans des cornets de pâtes de riz agrémentés de pulpe de noix de coco étaient somptueuses. Comme si cette énumération parlait de ce que la bouche apprend d'une terre. Ce qu'un arbre joue dans la partition des fruits. Des constellations, des fusées, des soleils.

On allait voir l'éléphanteau dans les *beûngs*, tout seul.

Il se laissait approcher uniquement par les filles, il avait même chargé un gamin de notre bande et lui avait cassé le bras. Je ne sais pas comment il

survivait là.

Et toujours cette profusion, le glissement permanent de la vie animale dans la vie humaine. Les petits margouillats accrochés au mur, leur corps d'opaline, presque transparent, comme fœtal, on voyait battre le cœur, ils attendaient le moustique, la mouche, qu'ils attrapaient avec la fulgurance d'un courant électrique. Le chat se rendait malade lorsqu'il les mangeait.

Cafards énormes partout, dans le linge que leurs déjections tachaient irrémédiablement, dans la nourriture. On poussait des cris d'effroi au début, puis plus. Lorsqu'on en écrasait un, un liquide jaunâtre, tel un pus épais, s'en échappait, on a arrêté de vouloir en venir à bout. On comprend assez vite qu'on ne sera pas vainqueur d'une vie aussi obstinée.

La nuit, le foisonnement de tout ce qui appelle, stridule. Lorsque le gecko criait sept fois, c'était signe de chance. On comptait. Les petites grenouilles toutes ensemble, unies par leur son à la fois sec et rond, caquètement et roucoulade, se taisant d'un coup, comme on éteint une lampe. Le crépuscule arrivait vite. Alors s'éveillaient les bêtes de la nuit, on ne les connaissait pas, on les devinait, on imaginait le crapaud-buffle d'après son cri. Leur nombre, leur invisibilité, leur appropriation sonore de l'espace les rendaient toutes-puissantes, dieux et déesses de l'ombre.

Les noms de lieux. Sihanoukville, Kep, la rue Chey Chetha, Kampot, Kirirom, Takmao, le boulevard Monivong, le Phnom.

L'immeuble était situé rue Chey Chetha, proche du marché central. Le salon, la chambre de mes parents donnaient sur la rue. Je m'installais parfois sur le balcon et voyais sans voir cette agitation tellement différente des rues de ma banlieue triste. Être jeune, c'est aussi être tout de suite chez soi, sans recul.

Je ne me souviens plus de l'étage.

(Ces choses-là, ne plus se souvenir de ce que jambes et pieds ont su, de ces montées plusieurs fois par jour. Il y a une honte, une peine à ces oublis.)

Deuxième étage, peut-être (par raisonnement). On avait une vue assez plongeante sur la rue. Les rez-de-chaussée, comme dans tout le quartier du marché, étaient occupés par des boutiques, petits bazars ou commerces plus spécialisés mais dont le fouillis était semblable. Les familles dormaient là, dans l'espace dégagé pour la nuit. Tout était profus, le bruit, l'agitation, les transactions, le peuplement.

Un rat me course dans les escaliers.

Sur le palier, porte droite il me semble.

Les sols carrelés frais aux pieds nus, les ventilos suspendus au plafond dont un interrupteur réglait l'intensité. Le mettre au maximum pour se donner l'impression de décoller. Mais pas la nuit, pour la submersion par la chaleur.

Un accommodement nécessaire, mettre son corps au rythme de la vie puissante de ce pays.

Les vitres dépolies de la salle de bains que j'utilisais donnaient sur ce palier, en hauteur.

En entrant, à droite, ma chambre, qui elle aussi donnait sur une circulation publique, celle d'une coursive qui entourait un patio central, rectangulaire, étroit, peu lumineux. Je ne me souviens pas d'y avoir mis les pieds. Dans les espaces qui ont été les miens, il y avait donc toujours une perméabilité du privé. La chambre était assez grande. Une longue fenêtre couvrait presque tout le mur donnant sur la coursive. Elle était divisée en meneaux qui s'ouvraient chacun verticalement. J'ouvrais rarement, même si la fréquentation était réduite, elle me menaçait. Sauf les bruits, la radio dont le son montait de la cour jusqu'à ma chambre, l'opéra chinois ou les chansons sentimentales suaves, leur balancement doux. Il fallait laisser cette oscillation gagner tout l'esprit, et, d'un coup, être chez soi, le chez-soi matriciel.

Un petit lit, un grand placard sur le mur opposé à la coursive, un meuble dont un abattant faisait bureau. Je ne sais plus où mes livres étaient rangés, je ne me souviens pas d'avoir fréquenté une librairie, je ne me souviens plus d'une bibliothèque. C'est impossible que je n'aie pas lu.

Mais où trouvais-je des livres ? Je ne sais plus. Aucune image. Sauf d'être allée chercher des manuels de classe alors que la pluie avait submergé la ville. On marchait dans cette eau boueuse qui nous arrivait aux genoux, les livres portés au-dessus de la tête.

(Chaque fois : est-ce que c'est vrai ? Est-ce que je me le rappelle parce que c'est une anecdote, quelque chose de sorti du quotidien et d'un peu menti ?)

C'était la première fois, du fait de mon inscription au lycée français, que je me trouvais en relation avec des garçons, ce qui m'affolait. Il y avait, dans cet affolement, la nécessité de me rassasier de cette présence, de n'en rien laisser perdre. Aussi la crainte de mon décalage, j'étais inadaptée, pas au fait des usages, des modes, des façons de s'embrasser, de se lier et se délier, toutes ces normes qui conjurent les risques immenses de l'apprentissage. Bien sûr, ce sont les autres filles qui m'ont acclimatée. Être choisie, ce qu'il y a de cette chasse à l'affût dévolue aux filles à cette époque, une fausse passivité.

Très vite attirée par un garçon, la peur concomitante au désir, arc-boutée à lui, peur d'être surprise par les parents, peur d'être prise par la grossesse (la menace obsédante, car pas de contraception accessible). Peur du désir lui-même, qui métamorphose le corps, le tend tout entier, ouvre et liquéfie le sexe, mouille la bouche. Le premier baiser sur la terrasse de mon immeuble, après avoir joué à se poursuivre entre les draps qui sèchent, mise en scène du jeu du rapt (je ne sais pas d'où viennent nos modèles, mais ils sont là avant même nos gestes). Le mur chaud sous mon dos, le sexe durci du garçon sur mon ventre, une salive, une langue qui n'est pas la mienne dans la bouche, le baiser qui est la première pénétration, le goût persistant de celle-ci jusqu'à la fin du jour. Je ne m'attendais pas à ça, j'attendais la traduction dans la langue du corps des romances éthérées sur l'amour. Finalement, j'aurai toujours aimé les démentis que la réalité des gestes du sexe impose, jamais à l'endroit du déjà-vu. La langue, c'est d'abord un organe.

Sitôt lycéenne, j'ai eu le droit de mettre du Rimmel (on disait comme ça, comme on disait un Frigidaire pour un réfrigérateur), épaissir les cils au maximum en additionnant les couches. Le droit aussi de porter des jupes courtes, jusqu'à une certaine limite, j'enroulais la taille pour la raccourcir davantage. Les petites ruses pour réduire l'enfance et élargir le féminin, le tout impérieux, irrépressible.

OceanofPDF.com

Le chemin vers le lycée Descartes. De chez nous, près du marché central, sortir de l'immeuble, prendre à droite, puis tout de suite à gauche, puis longuement tout droit, puis à gauche. Dans la même rue, mais à droite, le Cercle (nous l'appelions comme ça, c'était le club sportif khmer), le lieu des jeunes, expatriés ou Khmers de bonne famille. On s'y retrouvait autour de la piscine entourée de colonnades (et de fleurs de bougainvilliers ?). Il y avait un bâtiment à l'étage duquel se tenait un café, qui était presque exclusivement le nôtre.

L'hôtel de luxe (face au lycée ? plus à gauche ?) dont je ne me souviens plus du nom. Le Royal ? On disait que Jean Lacouture y séjournait pendant ses reportages sur le Cambodge.

Du lycée français, si peu aussi. Un arbre magnifique, un flamboyant couvert de fleurs fuchsia, une grande pelouse, un terrain de sport. Un bâtiment de trois niveaux, une galerie à colonnade s'ouvrant sur les étages des salles de cours. Au rez-de-chaussée, une galerie en arches. Est-ce possible qu'il n'y ait pas eu de vitres aux fenêtres ? Je n'ai jamais eu le sentiment d'enfermement comme dans les salles de classe en France.

Je venais d'une école privée, j'ai dû passer un examen pour pouvoir entrer dans le lycée français, c'était une grande inquiétude (si je ne réussis pas, où étudier ?) et comme une humiliation (la vengeance du public sur le privé).

Pour augmenter mes chances, et aussi pour me punir d'avoir été surprise à fumer une Winston de ma mère sur le balcon, j'ai été inscrite à des cours de rattrapage dans une institution catholique. Le curé (un Blanc) était sale et puant, il nous enseignait *Polyeucte* avec une sorte de fièvre, sa bouche sentait le jeûne prolongé. Peut-être n'était-il pas un illuminé, mais un de ces malades permanents du Cambodge (les fièvres, les diarrhées, parfois inguérissables).

Nous étions mélangés au lycée Descartes, Khmers et Français. En général, les Khmers étaient issus de très bons milieux. Antonia était parmi ceux-ci, fille d'un ministre que j'avais eu la grande surprise de voir jouer dans un film de Norodom Sihanouk. Je me souviens d'elle, toujours flanquée d'un ami aussi grand et lourd qu'elle était petite et menue. Il la taquinait tout le temps, elle sautait pour le gifler, découvrant le bas de son panty en dentelle. C'était comme un dessin animé, un *Titi et Grosminet* légèrement tragique. Lui, tel un Cyrano, amoureux camouflé derrière ses provocations, recevant chaque gifle comme le seul et inestimable cadeau de la minuscule aimée. J'ai retrouvé des traces d'Antonia sur Internet via un site consacré aux procès des Khmers rouges. Il faudra revenir sur cette dissolution de nos années de jeunesse (ce qu'on imagine que doit être une jeunesse).

Nous avions des cours d'histoire khmère. J'ai encore mon manuel. On disait que notre prof était opiomane et que son cyclo l'attendait à la sortie du lycée pour l'emmener dans une fumerie. Il s'était marié avec une femme khmère. Donc, un déclassé. Il était lointain avec nous, probablement sans illusion sur l'importance que nous accordions à cette matière qui importait peu pour notre scolarité. C'était un homme érudit, cultivé. J'imagine combien il a pu souffrir de notre présence dilettante, inattentive. Le sentiment de supériorité qui infusait en nous, sans même que nous en ayons conscience. Ce qui n'invalide pas notre responsabilité, sûrement pas. Parmi les choses que j'aimerais rembobiner, il y a son enseignement. Combien je voudrais y être, comprendre, connaître, questionner. Je n'ai jamais entendu un élève poser une

question lors de ses cours. Les questions sont venues bien après, massives, nombreuses, oppressantes.

Et tardives.

OceanofPDF.com

Ce sont des femmes qui sont cantonniers à Phnom Penh, cantonnières. Elles travaillent dans leur grand sampot noué autour de la taille, le krama autour du cou épongeant la sueur. L'une d'elles s'arrête net sur la chaussée, écarte les jambes et pisse debout. Elles remarquent ma stupeur et rient de moi, la petite Blanche sucrée bégueule.

Les échoppes de tout, de fruits, de soupes, de brochettes, dont certaines à la viande de chien, j'en mange une fois abusée par les autres jeunes qui avaient instauré ce bizutage alimentaire. J'échange des lunettes de soleil Made in France contre des rondes, bleutées à la John Lennon, je suis fière d'avoir su troquer, faire commerce.

Les incompréhensions liées à la difficulté de se parler, ma mère teinte en noir corbeau à la suite de l'erreur de la coiffeuse khmère, assise silencieuse dans le canapé en rotin, cigarette aux lèvres, faisant la gueule. (Se souvenir de ça et, cinquante ans plus tard, rêver que ma mère est allongée sur le sol, bras légèrement écartés, entourée de roses, très gaie et tenant à me montrer ses cheveux qu'elle a « fait blanchir », me dit-elle, fièrement. Je lui rétorque que ce n'est pas considéré comme un embellissement. « Ah », répond-elle, sans intonation, comme morte.)

Aux fêtes du 14 Juillet de l'ambassade, tous les Français pouvaient venir s'y saouler. Ce qu'on achetait par l'intermédiaire de l'ambassade, le camembert en

conserve, par exemple. Il fallait faire régulièrement la commande. Des bouts de l'autre pays, le nôtre, arrivaient, désarticulés, déphasés, nous ne parlions plus tout à fait la même langue. Ça restait quand même une réjouissance. Ouvrir les paquets, être déçus un peu, participait de cette fête.

Le repas dans un restaurant chic avec les collègues de mon père, sûrement pour le départ de l'un d'entre eux. Des cavaliers portant le nom des convives avaient été installés, immédiatement retirés par le chef du bureau, rigolant de cet affichage public de la composition de son service. Il avait embrayé, toujours aussi joyeusement, avec quelques bourdes, je me souviens des documents parvenus lisibles car le taux d'humidité avait révélé l'encre sympathique. C'était facétieux, pas sérieux du tout, et j'avais eu tout à coup le sentiment que mon père pouvait être en danger.

Le grand marché, quatre ailes qui convergent vers un énorme dôme, comme un autre Phnom Art déco. Les lampes à acétylène et leur lumière jaune. L'aile des remèdes, la plus fascinante, plantes mais aussi singes séchés tout plats, comme écrasés par un chauffard. Les discours interminables de Sihanouk retransmis par des haut-parleurs.

Tout ici migre et fluctue. Terre et eaux se mêlent puis se séparent, le Mékong est un roi, un éléphant, une majesté, le Tonlé Sap s'évase comme sous l'effet d'une marée, renverse son courant, et ce sont alors des fêtes vouées aux génies des eaux, dont la présence me paraissait indiscutable. Car ici, tout est esprit, peuplement par la nuée, la migration des éléments, le fluide et l'instable, et pourtant forces irrépressibles. Ce qui est mort l'est-il vraiment ? Alors pourquoi le poteau télégraphique reprend-il racine et se couvre-t-il de feuilles ?

Marcher dans la ville aux heures chaudes, cheveux au vent, pieds nus (déjà écrit). J'allais vers le fleuve. Il y avait le désir aigu de s'en aller pendant la sieste, alors que tous dormaient, écrasés de chaleur, dans leur lit, sous les arbres, à

l'ombre d'un auvent. Une façon d'être seule, peut-être plus sûrement encore que dans la nuit, mais surtout d'éprouver ce pays par les liens de la terre, de la latérite, des trottoirs crasseux, des crachats de bétel, des bandes de chiens galeux, des chats anoures, de tout ce qui avait besoin de se taire, de s'aplatir sous la chaleur. Sentir cela comme une jouissance (un plaisir de la joie). Je rentrais silencieusement, ne me douchais pas, enfilais mes pieds croûteux de saleté dans mes chaussures, filais vers le lycée.

Je devais puer.

Là est la ville telle que je l'ai aimée, l'immobilité, l'abêtissement de la touffeur, le silence, je passais comme dans un film au ralenti, une aiguille vive dans une étoffe lourde et mouillée de sueur. Phnom Penh si belle dans son sommeil de brute.

OceanofPDF.com

Sihanoukville est au bord de la mer, sur le golfe de Thaïlande (nous, on disait toujours mer de Chine, ce n'était pas exotique, c'était le lieu où on vivait). J'y vais avec mes parents et une amie. Un bel hôtel quasi désert, avec piscine, et les plages courtes, bordées de palétuviers, innervées de petits rus et mangroves. Il y aura eu plusieurs édens dans ma vie. En Iran, Chiraz et Ispahan, les jardins fabuleux, les colonnes des temples se reflétant dans les bassins, les bleus, tous. Et aussi, là, ce lieu que rien d'autre n'a façonné sinon l'ordre dans lequel doivent se déployer arbres et sable, mer et eaux, animaux et plantes. Pour ce pays de profusion, celle-ci, encore plus aboutie. Au creux des anfractuosités des rochers, de drôles de mollusques, sans coquilles autres que le roc, comme des steaks encastrés. Je nage dans l'eau saumâtre d'un ru, chaude, amniotique, à côté d'un grand serpent qui glisse, tête dressée. Je suis surprise, sans crainte, mais j'aimerais tant onduler comme lui, être dans l'eau comme dans l'air, une pièce harmonieuse du lieu, par pure inadvertance, par jubilation de la vie active, forte.

Je pense n'avoir jamais vécu cette façon d'habiter le monde, sans aucun écart avec ce qui m'entoure.

Il y avait cette immense forêt, mais forêt, est-ce le nom qui convient pour ce qui refuse le promeneur à ce point ? Quelque chose de beau comme une cathédrale, et vénéneux aussi. On disait qu'un vieux tigre avait mangé un petit Américain dans un bungalow près de la plage en lisière de forêt. Nous avons, dans le même endroit, été visités la nuit par un immense naja qui au matin a

déployé son large col. On pouvait rencontrer la mort donnée par les animaux ici. Le scorpion sur l'estrade de la salle de classe, le petit serpent des bananiers tombé de la douche faisaient très peur, par principe, par légende, presque pour rien. Mais dans la grande forêt, la légende était vivante et mortelle.

On me dit que l'endroit est devenu une sorte de Disneyland, casino, chaises longues et parasols, grands hôtels, aménagements ludiques. *Animations* comme on dit, comme si nous étions des momies, et partout, tout le temps, il faut nous *animer*, dans l'éviscération même de nos âmes, l'ignorance de son principe immatériel et pourtant organique. Le beau serpent n'a plus sa place au pays des loisirs, il a été chassé, dans le renversement de la malédiction initiale. Mais peut-être que ça rend des gens heureux d'être animés, dans des espaces pleins de lumières, distraits tout le temps de la vie dure par des attractions, tels des moustiques autour des lampes, dans le son saturé qui chasse les peurs. Peut-être est-il tout aussi légitime de ne pas vouloir être un serpent dans un marigot.

J'ignorais alors totalement que ces terres étaient celles de la concession du *Barrage contre le Pacifique*. J'ignorais tout de Marguerite Duras. Évidemment, ses œuvres n'étaient pas inscrites dans nos programmes de lectures au lycée.

Aucun lecteur n'aime partager les livres qui fondent son existence, je n'y crois pas. Mais on le fait, il me faut exprimer mon amour (c'est de ça qu'il s'agit), je ne peux pas faire autrement, je le fais avec des mots superlatifs sans relief, on voit bien qu'on trahit dès lors qu'on parle des livres essentiels. « Rien n'est dit que le rien qu'il y a dans toute parole », écrit-elle dans *La Vie matérielle*. Imaginer qu'un autre puisse lire ce que j'ai lu dans la même stupeur et qu'il puisse s'en emparer, non, cela ne se peut pas.

Je déteste la masse des lecteurs de M.D., ils la tuent, ils en ont fait un personnage mythique, une vache sacrée, une poseuse, une contrefaite, une mondaine. Une femme qui écrit. J'ai tellement peur de partager encore plus ce qui ne peut pas l'être, la lecture d'un livre. J'ai du mal à sortir de la singularité que la lecture confère à une œuvre, rendant ma lecture plagiaire. Je voudrais garder pour moi jusqu'à mes irritations.

Parfois, je la hais, ce qui reste un signe d'amour, je veux m'approcher encore plus près d'elle, la frapper au visage, par pur désir, comme si j'étais sortie de ses livres, une de ses héroïnes, fiction d'elle. Parce que ce que M.D. donne est parfois toxique.

Lorsque je vivais au Cambodge, j'ignorais totalement son existence. Puis, je l'ai rencontrée pour la première fois lors de la projection de *Hiroshima mon amour* qui a été une sorte de choc cinématographique. Comme l'a été *Mouchette*, le film de Bresson vu dans un cinéma en ville, pas dans le cinéma à moustiques du cercle militaire où nous allions entre nous, les expatriés. Là, les spectateurs riaient lors de la mort de Mouchette tandis que j'aurais pu crier de chagrin. J'étais stupéfaite par ces rires. Je ne sais pas ce qui les provoquait, sans doute un contresens sur les roulades de Mouchette vers l'étang de sa mort, proches des galipettes d'un Charlot, une erreur sur les codes, une traduction impossible.

Je la retrouve, M.D., lorsque je rentre en France avec *Un barrage contre le Pacifique*, que je lis avidement, et très curieusement, sans faire le lien avec le pays que je viens de quitter. Ce n'est pas par là que je suis retenue à ce livre, c'est par Suzanne et les autres, les liens des coloniaux entre eux et avec les Cambodgiens, figures d'un décor de la domination qui pourrait servir encore et toujours. Ce qu'elle énonce si bien.

Mais la grande rencontre aura lieu plus tard avec *L'Amant*. L'un de ces livres inépuisables parce qu'ils nous débordent. Et je retrouve, là, le Cambodge doux et implacable, quelque chose qui aspire irrémédiablement. Le fleuve, bien sûr, le Mékong, l'eau épaisse de tout ce qu'elle dévore. « Dans la platitude à perte de vue, ces fleuves, ils vont vite, ils versent comme si la terre penchait. »

Je pouvais comprendre comment elle situe toujours très précisément les Blancs et les indigènes, oui, cela tout pareil à ce que j'ai connu, bien que beaucoup de temps et une guerre d'indépendance séparent les deux époques. Le petit jeu de la couleur de la peau et de la place à tenir juxtaposées, un Blanc voyou toujours mieux qu'un Chinois riche. La crainte de se perdre dans l'*indigène*, je l'ai vue.

Et la violation de la position sociale aussi. C'est ce qui dit le désir. Tout désir passionnel est la violation d'une position sociale. On est dans les bras d'un homme, dans le raptus du désir, la prise de nous, l'abolissement de la morale et du jugement. Les lois et les races ignorées. La totalité d'une personne versée dans son désir.

Le fleuve verse, la terre penche.

Il n'est pas nécessaire que ce soit voulu, la violation de la position sociale, non. Il n'y a d'ailleurs rien à vouloir, tout est désir. On est terrassé. Dieu n'est pas plus puissant et n'appelle pas plus fort à sa cause.

La jouissance alors définitive, parce que là, Dieu, c'est elle, M.D. (Qu'elle se soit appelée Donnadieu, je ne sais qu'en faire, c'est un surlignement, rien de plus.)

Être la matière même de ce qui fait jouir, être le désir même. La genèse de tout ce qui est vie, chair et âme.

Cette jouissance, « de quoi en mourir », bien sûr, elle n'a pas eu lieu. Sans doute parce qu'on ne peut pas croire en Dieu, et être Dieu. Sur soi n'avoir pas prise, mais avoir Dieu en soi qui ordonne. Être l'ordonnance de Dieu.

Après le suicide d'un jeune homme sur le paquebot qui ramène M.D. en France, l'éloignant de l'amant, elle aurait pu, elle aussi, se jeter par-dessus bord. Mais l'ordre de Dieu n'était pas un ordre de mort.

Et il n'est pas tendre, Celui qui donne une consolation plus amère que la mort.

« Regardez les sables morts des déserts, le corps mort des enfants : l'immortalité ne passe pas par là, elle s'arrête et contourne. » (Nom d'un chien !)

Lorsqu'elle est revenue en France, à dix-huit ans, elle a pris intérêt au vieillissement de son visage, intérêt comparable à celui d'une *lecture*. Dans les lignes du visage de M.D., il y a, avant même leur surgissement effectif, l'alcool

et la jouissance. (« L'alcool a eu la fonction que Dieu n'a pas eue. ») Ce qui advient de fatal est là avant tout, le visage est prémonitoire. Le visage est la destinée, un fatum dont les rides sont des lignes de vie.

OceanofPDF.com

L'éternité est factice, l'immortalité est un gommage, quelque chose qui efface ce qui est écrit. Lorsque la mère de M.D. est devenue vieille, elle s'est présentée seule chez le photographe, pour qu'il soit rendu compte de l'image d'une vie, comme le faisaient tous les indigènes au seuil de la mort, et toutes ces images étaient pareillement lisses : « Les visages étaient apprêtés de la même façon pour affronter l'éternité, ils étaient gommés, uniformément rajeunis », avec « un air noble, diraient certains, et certains autres effacés. »

Oui, les lignes, cassures, marques de vie effacées au seuil de la mort, il n'y a plus rien à lire, tout est accompli, le destin et le reste, ce qui a été de soi et ce qui a été de la grande ronde du commun.

Je suis ombiliquement liée à ce livre. Car de tout ce qui me relie à lui, le paysage, la jouissance qui fait verser les fleuves et pencher la terre, elle, M.D., tout ce qui à chaque lecture me fait trembler est rassemblé dans un moment : « J'ai regardé ma mère. Je l'ai mal reconnue. Et puis, dans une sorte d'effacement soudain, de chute, brutalement, je ne l'ai plus reconnue du tout. Il y a eu tout à coup, là, près de moi, une personne assise à la place de ma mère, elle n'était pas ma mère, elle avait son aspect, mais jamais elle n'avait été ma mère. Rien ne se proposait plus pour habiter l'image. Je suis devenue folle en pleine raison. »

Je le savais, comment on devient folle en pleine raison. J'étais enfant et malade, la fièvre m'avait laissée inconsciente un moment, elle a reflué, me rendant l'usage de mes sens. Ma mère s'était bizarrement couchée en travers du

lit, à mes pieds. J'ai touché sa robe de chambre duveteuse, laineuse. Mais dans un sursaut de terreur, j'ai senti que le vêtement était vide et cru ma mère dissoute. La douceur de son vêtement n'avait plus de sens. La douceur tout entière n'avait plus de sens.

Il y a, dans ces hallucinations brèves, que nous n'osons pas évoquer, parce qu'elles nous mettent en rupture avec les autres – précisément parce qu'elles sont l'écrasement de l'individu dans sa singularité, dans son impossibilité d'être relié –, il y a dans ces moments quelque chose qui se substitue à ce qui devrait être et qui devient pire que la disparition même. Des corps flottants.

On sait bien que ce n'est pas une erreur d'optique, une méprise. Tout à coup la mère vivante n'est plus rien, une image sans identité. Et le leurre n'est pas d'avoir une autre mère, ou même de voir s'évaporer sa mère, c'est de voir sa substance vidée de sens. En lieu et place de la mère, un fantôme, un suaire agité d'une vie sans vie dont nous sommes l'enfant.

C'est sans doute cela qui écrit, l'enfant de la forme vide, agitée par une illusion dévoilée. Lorsque rien ne se propose plus pour habiter l'image, il y a l'écriture. C'est sa place.

Il faisait si chaud et les positions sociales étaient tellement figées qu'il fallait que les Occidentales aient une bonne, on disait Thiba (comme on dit une Fatma, ce sont des prénoms, en fait, les prénoms des femmes pour les rabattre à une condition). Les bonnes de ma mère, maltraitées. Celle qui a perdu son enfant et qui laisse un mot, nul apitoiement de ma mère (et pourtant). Celle qui servait le court-bouillon du poisson, croyant que c'était une soupe, celle qui faisait de délicieuses côtes de porc marinées à la citronnelle dans la cuisine, enfumée par son petit *kanoun*. Ça n'allait jamais. Elles étaient, l'une après l'autre, virées.

J'ai vécu une vie de Blanche dans la coterie des expatriés. Je n'en avais pas conscience, c'était mon milieu, je le haïssais violemment, sans pouvoir le contester. Il ne fallait pas que les races se mélangent, il fallait tenir sa place, son rang. Il y avait des hiérarchies indiscutables et informulées. Les diplomates en haut de la pile, les officiers, les gros industriels (mais méprisés aussi, comme tous ceux qui font de l'argent), les enseignants (un peu hors catégorie, revenus modestes mais nantissement culturel), les moyens, dont mes parents (les petits fonctionnaires d'ambassade, les gendarmes, les militaires), et tout en bas les « locaux », les indigènes employés par l'ambassade. Une copine de classe disant « les jaunes » en plissant le nez, ça n'appelait aucune remarque de nous autres. L'épouse noire (professeur d'anglais) de notre professeur (de maths) blanc subissait des surnoms racistes (Simba). Ça faisait rire les Khmers aussi. Finalement ça a toujours été comme ça. Ces hiérarchies, cette cruauté.

Une fille qui sortait avec un Cambodgien était une traînée. Mais les hommes non, à condition qu'ils n'en fassent pas leurs épouses, qu'ils ne les substituent pas à la légitimité du sang blanc. La pureté du ventre des femmes, c'est ça la patrie, la patrie perpétuelle, le viol des femmes par les guerriers, la queue plantée dans leur corps, une terre prise, dans le mouvement même de la conquête et de la souillure.

Combien j'ai haï ma mère tellement adaptée à ces hiérarchies, elle, la petite paysanne bigoudène qui avait instinctivement appris à s'habiller, à utiliser son élégance comme un passe-classe. Ce qu'il faut engager d'observations, de prudence, de discernement, d'audace pour arriver à cela, à ce mimétisme de phasme, le mimétisme pour échapper au prédateur. Il faut avoir tellement voulu sortir de son sort maudit. Ce qui la plaquait sur la mort, celle de son père avant même qu'elle soit née, celle de sa mère au moment où elle était enceinte, celle de ses deux enfants et de son premier mari (la tuberculose), celle de son frère, embastillé à l'hôpital psychiatrique pendant si longtemps et s'en sortant par le suicide. Elle quitte cela devenue veuve, son boulot de commis voyageuse, son vélo par tous les temps pour vendre dans les fermes du pays bigouden les articles des Dames de France.

Elle épouse mon père, elle arrive en Iran, elle s'adapte.

Elle s'habille comme Audrey Hepburn.

Au Cambodge pareil, élégante, chic parisien. Lorsqu'on était en France, pas autant, parce que nul rang à tenir, peut-être, et moins d'argent aussi, une vie de femme d'un fonctionnaire de petite catégorie. En fait, les séjours à l'étranger sont un « surclassement » pour les petits Blancs. Elle revient en France se remettre dans le rang, mais munie des objets rapportés, œuvres souvent si belles (et si peu chères) des artisans locaux qui étonnent nos visiteurs, la plaçant plus tout à fait comme eux et pas vraiment comme une nantie non plus. Elle ramène une part d'étrangeté, une sorte de distinction.

Elle s'adapte.

Lorsque ma mère a trouvé le mot de sa bonne avec le bébé mort, elle me l'a montré. L'écriture était malhabile, mais c'était en français, je pense qu'une autre bonne de l'immeuble avait dû l'aider. Elle avait signé de son prénom dont je ne me souviens plus. Dans un roman, avec des personnages, j'aurais nommé cette femme. Ici, il y a un prénom oublié dans une tragédie réelle qui ne souffre aucun accommodement. Il n'y a pas de personnages. Il y a l'abominable oubli du prénom de cette femme qui a reçu le matin une visite chez nous d'une autre femme qui n'a probablement pas osé sonner à notre porte, qui l'a hélée pour lui dire de venir, qui lui a dit, dans la cursive sous la fenêtre de la cuisine où elle s'activait pour nous, que son bébé était mort. Et je veux reconstituer, sans aucun personnage, reconstituer pour transcender l'oubli. Pas l'effacer, y plonger, aller plus avant, aller jusqu'au bout.

Ici, je ne dis pas les prénoms de mes frère et sœur, ni de mes parents. Comme s'il fallait ce parallélisme de ceux qui n'ont plus leur nom pour continuer, nommer les miens les sortirait de cette histoire commune. Ou bien ils ne peuvent se prendre dans l'écriture que dans cette nudité-là.

Je voudrais aller jusqu'au bout de la mort des enfants de ma mère. Comme si on pouvait déposer larmes et blessures. Elle perd deux enfants, d'abord un garçon à sept mois, le plus petit. De lui, elle me dit qu'il était né chez elle, elle le dit avec une sorte de gêne comme si elle en était responsable, comme si, depuis le début, cette histoire commençait tragiquement. C'est le cas. Je voudrais savoir, jusqu'en ses moindres détails, comment meurt un enfant de

sept mois. On dit que c'est l'âge où il ne faut pas séparer un enfant de sa mère, où il a peur de ne pas la retrouver lorsqu'elle s'éloigne, que c'est l'âge où il se comprend distinct. La naissance de l'angoisse. Et lui, le petit de ma mère, avait-il, au plus fort de son mal, une angoisse encore plus haute, une ombre encore plus noire, une conscience de perdre la vie ? Ou bien le risque de quitter son corps d'attache, sa mère, restait la peur la plus haute, grandie encore par son mal ? Pense-t-il qu'il va la perdre en se perdant ? Sa maladie l'empêche-t-elle de faire ce que font les petits de son âge ? Babillement ou la tuberculose lui coupe-t-elle le souffle ? Toute lumière, toute ombre de la feuille sur le mur que le vent agite, toute mimique du chat, tout rayon de soleil dans les yeux, jusqu'au goût du lait dans la bouche, tout cela est-il encore un peu de sa joie ? Il doit beaucoup pleurer jusqu'à ce qu'il se taise. Plus de force et inutile.

Jusque dans les moindres détails pour ne pas le laisser seul, pour aimer un peu celui qui ne le saura pas, à qui on n'aura ôté aucune douleur, mais qu'il faut bien abriter dans nos vies vibrantes pour refuser encore de le perdre tout à fait.

Je n'ai jamais vu une photo de lui. Peut-être n'y a-t-il eu aucun portrait ? Peut-être ne photographiait-on pas un enfant qu'on savait condamné ? Peut-être ma mère a-t-elle détruit tous les portraits pour détruire la mort ignoble.

Quand la petite bonne khmère est partie de chez elle ce matin-là, savait-elle son enfant malade ? Est-elle partie avec la sourde angoisse de ne pas pouvoir être auprès de lui ? A-t-elle un portrait de lui ? Je voudrais le savoir. Aller jusqu'au bout, oui, car l'ombre de l'ombre est si grande, si étouffante, c'est la nuit pour toujours.

La grande sœur faisait de l'ombre au spectre de son petit frère. Elle avait vécu plus longtemps. Elle avait douze ans quand elle a quitté la vie, à la fin de la guerre. Quand la vie l'a quittée plutôt. Elle avait parlé, dit des phrases, écrit des phrases. Chanté. Appris des poésies. Elle a dû en composer pour la fête des

mères. Il y a des photos d'elle, j'en ai vu, tardivement, mais je l'ai vue. Elle avait des souvenirs à elle.

Elle a fait de l'ombre au petit frère si petit, sans rien, si démuni. Elle, c'était le plus grand des plus grands chagrins de ma mère. Ne pas choisir entre ses enfants, ne pas préférer, être mère égale, équitable jusque dans le deuil. Mais ici, un attachement prolongé par la durée de la vie, plus haut que tout. Pourtant là, ce jour-ci, je comprends le poids infini du petit. Il pèse de ce qui aurait dû advenir, de l'existence plus longue qu'il n'a pas eue. Il était tout l'avenir moins sept mois.

OceanofPDF.com

Lorsque je découvre la photo de ma sœur, j'ai quarante ans et je veux mourir, apparemment d'un chagrin d'amour, mais peut-être plus véritablement de chercher la place unique, la place sans rivale. Je vais chez mes parents à qui je ne dis évidemment rien de mon chagrin, et ma mère me donne, ce jour-là, son livret de famille, le premier livret de famille, et me montre la photo de sa fille première. J'en ai le souffle coupé. Je vois une fillette blonde, d'une maigreur extrême, les cuisses creuses que découvre la robe très courte des petites filles, on l'aurait aimée plus longue, que les manches cachent aussi les bras filiformes. Mais elle était là, son sourire aussi. Elle souriait au photographe du studio. Elle avait une représentation d'elle, elle voulait être avenante. On dirait qu'elle a les yeux clairs. Elle n'est pas plus jolie que moi. Elle est posée là, distincte et définitivement là. Je peux enfin me coltiner sa détresse et son malheur absolu. Elle vit enfin. Elle a enfin vécu, elle reprend sa place dans la lignée familiale, dans la sororité.

Ma mère n'a donc pas eu de tendresse pour la petite bonne orpheline de son bébé. Sans doute a-t-elle fermé les écoutilles de la tendresse pour ne pas sombrer. Le bateau tanguait fort. Peut-être encore une larme de Johnnie Walker soda.

Et de roman.

Car il y a aussi le romanesque de ma mère. Ses broderies, son théâtre d'ombres. Il faut, de la rencontre avec mon père, qu'elle dise que celle qui deviendrait, à titre posthume, sa belle-mère lui a donné son fils en mariage sur son lit de mort. Que c'était son vœu, que ce mariage a été une obéissance aux désirs des morts. Il le faut ainsi. Elle a soigné effectivement cette femme agonisante, qui est morte, selon l'ordre de la malédiction qui entourait ma mère, jeune veuve, mère d'enfants morts, et donc mariée par une mourante. Il y a du grandiose dans cette invention. Mon père, revenu difficilement d'Indochine après avoir appris cette nouvelle, trouve cette femme belle, il est séduit. Il plaît aussi, homme venu depuis la guerre qui doit encore imprégner vêtement et visage. Le guerrier et la veuve. Une force pour protéger la veuve. Du roman aussi. D'un autre style.

Sans doute toujours le roman pour cacher beaucoup de choses. L'alcool à la fin de sa vie mais aussi avant. Ses désirs de plaire par-dessus les deuils. Elle a été liée à un homme qui l'a séduite, ivre elle l'a désiré, enceinte, il a fallu se marier, l'homme était atteint d'une maladie incurable, ses enfants en sont morts. Le désir tue, l'ivresse tue. Alors, cachons désir et ivresse par la légende de la cendre

mise dans son verre, le Rohypnol de l'époque. On disait que mettre de la cendre de cigarette dans le verre d'une femme la rendait passive. Elle expliquait ainsi ce qui l'avait fait succomber à son futur mari, elle, future veuve. Qu'elle ait été ivre et de vin et de désir pour un homme, fût-il condamné (ou pour cela ? il y a un romanesque aussi de la séduction du poitrinaire), non, ce n'était pas possible. Il fallait la *cendre*. Ce qui est consumé, éteint, sans plus de feu. Elle m'interdisait le désir, le désir tue. À nous, elle et moi, restait la cendre, et la mort qui parle avec ses mots gros et indiscutables, ses ponctuations définitives, ses lieux communs, ô combien. Sa vulgarité.

Ma mère ne lisait pas ou peu. Elle aimait Piaf (« non rien de rien, je ne regrette rien ») et les romans de Guy des Cars, ça la troublait. (*Le Château de la juive* : « Tout de suite la petite juive avait compris qu'il était plus habile de courber l'échine quand on se savait la moins forte mais elle s'était juré qu'un jour viendrait où elle aurait une vengeance éclatante et où elle appliquerait le talion : œil pour œil, dent pour dent. »)

Je l'ai trouvée une fois, après qu'elle m'eut imposé son aide pour faire le ménage chez moi, assise près de la bibliothèque, parfaitement silencieuse, le chiffon à poussière à ses pieds, lisant le récit de Marguerite Duras *L'Homme assis dans le couloir* ; comment a-t-elle fait pour, entre tous les livres, prendre celui-là ? Elle l'a lu d'une traite. C'est moi qui n'ai rien osé dire.

Il ne m'est pas possible de dire combien je les aime, quel est l'amour qui est le nôtre, si invraisemblable. Mes frère et sœur. Ce qu'il aura fallu de souffrances aussi avant de les trouver, car je les ai trouvés et pas retrouvés. Il y a eu tout le silence autour d'eux, puis la Révélation, la révélation majeure, majuscule, de ma mère, alors que j'avais franchi les douze ans, âge de la mort de ma sœur. Elle me dit : *j'ai eu une autre famille*. Je crois d'abord que ma mère va m'annoncer qu'elle a eu un mari dont elle a divorcé. Mais non, toute la pelote des spectres va se dérouler.

Nous revenons d'Iran. Je viens de perdre mon pays natal, celui de ma nourrice. Et là je perds la famille dans laquelle je ne suis pas, mais qui est quand même de la famille, on me la présente et je la perds dans le même mouvement. Un beau-père tuberculeux qui séduit ma mère dans une noce, le reste de l'histoire se passe au cimetière. Elle se marie, elle perdra tout le monde. Elle survit. Pas de résilience, de la survie. Du silence beaucoup et la rupture de cette poche de silence, comme un aveu. Parce que survivre est fatalement une faute.

Je n'ai pas quitté Phnom Penh, j'ai tourné le dos, pas dit au revoir, pas voulu imaginer nos liens. C'est dans cette fuite que s'inscrit ma petite faillite personnelle.

À dix-huit ans, je rentre du Cambodge, totalement perdue, égarée, et c'est là que je les trouve, mes frère et sœur, que je les éprouve, par le corps, par les liens du sang. Dans un chemin parsemé d'hallucinations, leurs voix viennent me chercher à mon retour en France, car c'est là que ça s'est passé, la bataille contre l'effondrement, la faillite psychique, la Bérézina intime, la lutte contre les intrusions sonores de ces voix assez méchantes. Sans doute les corps flottants les plus essentiels, que je combattais en ne mangeant pas, en marchant vite, en fuyant dans les rues de Paris où j'étais plus étrangère qu'à Phnom Penh. Je croyais revenir chez moi. Il n'y avait plus de chez-moi, d'amis, d'amour à retrouver. Un pays hostile, soi-disant mien, tourné vers sa prospérité, aveugle, pressé, qui ne captait pas une gamine maigre, frigorifiée, harnachée d'un lourd sac en bandoulière rempli de tous ses objets contre-phobiques et pour le moment désactivés, dénués du moindre pouvoir.

Ils sont là dans cet espace apatride que j'arpente dans l'angoisse. Qui est un autre pays, somme toute. Beaucoup de temps et d'accommodements pour se réchauffer en compagnie des petits fantômes, travailler le miel amer de la mort. Et de silence aussi, cette sagesse de se taire pour ne pas être prise, fixée, alignée à mes troubles. Prise comme folle. J'ai folli, je ne suis pas devenue folle. C'est bien plus tard que j'ai ouvert le bec sur mes voix, dans les séances de psychanalyse où il était convenu que la parole serait une issue et où on ne

chercherait pas à me soigner. Je suis allée là à cause du *surcroît*, *la guérison advient par surcroît*, que j'entendais comme tu n'es pas malade, tu n'es donc pas soignée, tu te confrontes à une souffrance qui est peut-être ton bien le plus cher. Et c'était vrai. Peut-être y avait-il un imaginaire du soin mortel, l'issue fatale de mes frère et sœur.

OceanofPDF.com

La romancière maternelle. La part maudite de son roman jusqu'à épuisement ; c'est-à-dire les mensonges et détournements pour contrefaire la réalité, la parer, la rendre érotique, la faire figurer dans un destin (donc une chose *écrite*) alors qu'il n'y avait là que des pierres pour lapider ma mère. Je l'ai détestée et le disant je pleure et je tiens sa frêle carcasse entre mes mains, il n'y a plus aucune raison de la craindre, elle est neutralisée. Elle a fini par accepter qu'une de ses filles enjambe la fosse commune, qu'elle saute par-dessus. Hop là, elle ne mourra pas avant sa mère, celle-ci. Elle n'aura pas à la pleurer et à inventer des romans. Elle est toute nue, ma petite mère, aussi maigre qu'une déportée et nous apprenons à nous aimer. Nous avons eu tant de douceurs à nous offrir avant que je parle d'elle au passé.

Si longtemps après sa mort, je rêve que je vais la voir pour lui demander un service. Elle est en train de préparer un colis, elle emballe un appareil ménager indistinct (une sorte de robot). Je lui demande ce qu'elle fait. « C'est pour le petit mariage de X et Y. » Je ne me souviens plus des noms, mais ils ont une consonance cambodgienne. Je comprends qu'en faisant ses courses dans les échoppes du quartier, elle relève les dons que l'on peut faire pour des mariages et qui sont proposés sur de petits papiers. Elle est douce, apaisée. Je comprends qu'elle m'aide à resserrer mon histoire, mes sentiments, mes peines comme une laitance riche.

Les premières cigarettes très vite et en cachette.

Dans l'escalier de l'immeuble avec une copine, elle en avait le droit. Winston, comme ma mère, qui, elle, en France, fumait des Disque bleu.

Même lorsque l'autorisation de fumer m'avait été donnée, il fallait plus ou moins que je me cache. Car j'ai tout de suite fumé trop. Immédiatement après la première cigarette, dans l'escalier de notre immeuble à Phnom Penh, les suivantes. La nécessité qu'elles soient innombrables. Ad libitum. Soit : sans fin car sans satiété possible. Fumer pour saturer l'air de la chambre, le tabac est un plaisir d'asphyxie. Comme je n'avais pas d'argent de poche, à la suite d'un essai pas concluant selon mes parents (tout dépensé en une journée), il fallait que je prenne l'argent des cigarettes sur les sommes données pour les cyclos. J'achetais donc le tabac local, les Kotab, grosses clopes blondes et assez parfumées qui tachaient les doigts et piquaient la gorge. Elles ne doivent plus exister, ni non plus les sodas de la BGI (Brasserie et Glacières de l'Indochine) aux couleurs fluo dont un vert intense, censé être de la banane, qui colorait violemment les urines.

Les cigarettes sont des corps flottants. Je ne fume plus depuis plus de vingt ans, mais elles surgissent parfois en rêves, je fume impunément, sans remords, sans limite. Dans la vie réelle les cigarettes sont mortes. Elles puent, elles m'imprègnent, elles saturent.

Leur place est au cœur de la nuit des disparitions, les cigarettes préhistoriques, ineffaçables, originaires, que je chercherais dans la perte ou la reconstitution.

Et ce n'est pas la première fois que j'observe que l'absence augmente l'amour. Pas forcément sur le mode *et le désir s'accroît quand l'effet se recule* (facétieux Corneille), mais l'absence est en soi un souffle sur le feu. En somme, ce qui produit la cendre.

Les samedis soir, il y avait projections de films venus de France au cercle militaire qui réunissait, en gros, la plupart des fonctionnaires expatriés. Je me souviens encore de l'odeur de l'eau de toilette que je n'ai jamais retrouvée (*Trois Couronnes*, je crois). Le fer à friser pour boucler les mèches à la hippie, l'odeur du cheveu qui chauffe.

La projection était en plein air, les moustiques nous dévoraient.

Les films étaient précédés d'une revue de l'actualité. Tout à coup notre pays surgissait, incongru, déconcertant, c'était lui l'exotique. La haute silhouette de De Gaulle, serrant des mains de chefs d'État étrangers ou de quidams innombrables. Des vedettes aux yeux de biche. Surtout les images des *événements de mai 68*, comme ils étaient nommés, nous paraissaient totalement indéchiffrables. Le pays paralysé. On était effarés. Mon père avait peur pour le libérateur historique, qui a semblé un moment un peu dépassé. Sa peur lui rendait certainement intelligible ce que les insurgés voulaient : une révolution. Moi, je ne comprenais pas pourquoi les étudiants, qui étaient une sorte d'élite intellectuelle, quasi des nantis, pour ma famille tout du moins où personne n'avait fait d'études, s'étaient engagés dans une guérilla.

Le film était souvent un navet, mais je n'en attrapais que des bribes, occupée par les mains et les bouches des garçons. Nous étions aux derniers rangs, les adultes devant, leur masse compacte qu'il nous fallait circonvenir.

À peine le film commencé, le frôlement dans la salle des jeunes mâles cherchant celles de leur choix, pas toujours la même pour la soirée. Parfois, j'imagine, des échanges entre eux, des marchés. L'ordre des choses, à mes yeux. Attendre ce que le sort t'envoie. Comment cette extrême passivité s'instaurait, je ne sais pas. Elle franchissait les interdits absolus des contacts sexuels. Cette norme paraissait jaillir du désir lui-même. Il y a ce qui s'accommode, nous toutes tels des tournesols, allant vers la lumière, quelle qu'elle soit. L'attente de ce qui va nous échoir. Bon ou pas. Attendre est le plus fort, confondre cette attente avec le désir. Être choisie aussi.

Les garçons essayaient d'aller le plus loin possible. Dans un cinéma il n'est pas question de baiser. Mais prendre la bouche, pétrir un sein, glisser la main dans une culotte. Tâter, goûter, s'exaspérer, leur sort d'homme. On donnait des signaux de refus ou d'ouverture. Le resserrement de la bouche, des cuisses, la main qui écarte la main. Parfois, ce n'était pas entendu. Au retour, le corps échauffé, le sexe et la bouche engourdis, molestés, une tristesse aussi, qui ne pesait pas. Ce n'était pas agréable, et pourtant désirable encore. La jeunesse ne s'accable pas de telles déconvenues. C'est pourquoi toute violence à son endroit qui la ferait sombrer est d'une cruauté absolue.

Hors du cinéma à moustiques, au lycée, à la piscine, les jeux de séduction étaient plus réciproques, tout au moins, nous avions l'initiative des signes que nous adressions un peu aussi aveuglément et résolument que les phéromones des papillons.

Je n'ai pas de jugement. J'ai beaucoup critiqué les postures que femmes et hommes étaient (sont ?) tenus d'adopter, voulu la liberté, absolue, singulière. J'observe que j'ai souvent (ce qui n'est pas toujours), en matière de séduction, pratiqué la passivité de l'affût. Juchée sur un tabouret de bar, coiffée, cigarette et le plus élégante possible, mais pas pute. Des clichés. Quel plaisir de les utiliser ? Quel plaisir de se soumettre à ces conventions ? Peut-être joue-t-on encore sa partition même là, comme l'auteur de haïkus ou de quatrains, se

distinguer au cœur même des contraintes, s'y soumettre et en jouer comme d'un alphabet.

Derrière ces formes sombres, compactes, épaisses, celles des formes sociales, il y avait des lueurs. Une autre vie, des désirs, de la joie seraient possibles. Même pas un espoir, une simple aspiration qui pourrait s'éteindre au moindre souffle. Ne pas se dire comme l'enfantine cliente de la petite marchande de bonbons : « je n'ai pas eu mon compte », car ce serait faux. Rien n'est dû, tout est don. À condition qu'Éros soit là. Qu'il vienne mettre son grain de sel. Le puissant dieu Éros.

OceanofPDF.com

Je vais faire du cheval dans un manège près de Phnom Penh. Ce n'est pas vraiment un animal du pays, je n'en ai jamais vu ailleurs. Le cheval est petit, nerveux, agité dès lors qu'on est en terrain libre, il prend le galop, je ne sais pas le contenir, je chute.

Il me paraît inouï que cette séquence soit l'allégorie parfaite de l'amour qui va s'ensuivre. L'emballlement du cœur, tomber amoureuse... Car les tâtonnements du cinéma à moustiques sont balayés lorsque je rencontre P., le frère aîné de mon amie la plus proche, qui vient me secourir de ma chute. Ses mains autour de ma taille pour me tenir. J'ai un bras cassé.

Le coup de foudre, c'est jupitérien. L'arme formée de trois rayons de grêle, trois de pluie, trois de feu et trois de vent, selon Virgile. Sans doute tout était présent, si attendant, si nécessaire, les circonstances atmosphériques guettant leur instant. Il est là, le voici.

J'aime follement.

Oui, une attraction astrale, rien ne peut nous délier, nous nous embrassons partout furieusement, attirant les commentaires ulcérés de quelques adultes et les rires des autres.

Surpris dans ma chambre tandis que la sœur amie tient la chandelle, nous, saisis par la brutalité des regards parentaux, ma jupe relevée, le pantalon de mon amour taché de sperme, nous sommes hideusement découverts, dénudés laidement, infâmes. Je suis enfermée par mes parents, conduite au lycée sous

bonne garde, interdite de voir P. Je passe par un des petits carreaux de ma chambre, dans l'entrebâillement de la moustiquaire (il faut être bien jeune et bien souple pour vivre un grand amour contrarié). Après force conciliabules entre nos parents, la sanction est levée sous promesse de mariage. Nous nous en foutons bien évidemment du mariage, c'est une clause pour adultes, nous avons tellement plus. Mais la promesse sera tenue quelques années plus tard. Le poison social aura infusé. On ne promet jamais faussement, la promesse est un sort.

Nous sommes séparés un an par le retour de la famille de P. à Paris. C'est violent. Je ne vis plus. Je vis une vie en deçà même de l'organique, rien n'a de goût. Grêle, pluie, feu, vent se sont absentés. C'est le règne de l'atone percé par la fulgurance de la douleur. Je pleure sur la plage de Kep en écoutant un ami jouer à la guitare *I Started a Joke*, qui supporte qu'on pleure effectivement sans trop savoir pourquoi, mais moi je savais. Il n'y avait plus de plage, plus de douceur, plus de musique, et les chansons étaient des lames de rasoir, *I looked at the skies, running my hands over my eyes*. Je pleure en écoutant en boucle, dans ma chambre enfumée, la chanson pour moi, *Sur la fumée des cigarettes / L'amour s'en va, mon cœur s'arrête / Quel joli temps pour se dire au revoir / Quel joli soir pour jouer ses vingt ans*.

Les petits Blancs, jusqu'à la caricature, les histoires, les cancans en continu, l'exaspération du frottement, des frictions, du désir de bondir hors de son assignation sociale, ou de s'y soumettre à mort, de la permanence du regard des autres. Les personnages romanesques, l'homme qui ne pouvait plus rentrer en France et rejoindre sa femme et ses enfants, parce qu'il avait contracté une maladie vénérienne prétendument incurable. On le voyait parfois en ville. On disait : « c'est lui ». La légende dramatique interdisait tout jugement. Il y avait sur son passage un frémissement, lui, jouissant jusqu'à l'ignominie, dans l'imaginaire collectif, de l'expatriation perpétuelle.

Et puis, aussi, le romanesque qui fait s'incliner même la bassesse raciste. Une jeune Khmère de mon lycée, si belle, si étrangement belle, belle au-delà de tous les canons de beauté, longue et fine aux yeux immenses à fleur de son visage, les gestes d'Apsara, silencieuse et grave, qui épouse le conseiller culturel de l'ambassade de France, et tous sont fascinés, se taisent, s'inclinent.

Lorsque je me suis trouvée seule après le départ de P., je n'allais plus vers les autres jeunes Occidentaux. J'allais m'asseoir au Cercle, à la table d'un jeune prince que tous appelaient Mao. Il portait les cheveux très longs, ce qui était assez rare à l'époque, il était très entouré d'autres jeunes Khmers. Un jour, il est revenu totalement rasé à la suite d'un deuil dans la famille royale.

Nous restions très silencieux, je me demande aujourd'hui si c'était ma présence qui provoquait ce silence. Lorsqu'un de ses amis parlait, c'était le plus

souvent en khmer. Comment suis-je venue m'asseoir à cette table, je ne me souviens plus, invitée sans doute, je n'aurais pas eu l'audace de m'imposer. Et cette situation me convenait si bien, je n'aurais pas pu avoir meilleure compagnie, moi dans mon chagrin, hébergée par ce groupe mutique, pas étonnée d'être en compagnie d'un prince, comme dans un rêve ou tout est évidence, silence et lenteur.

OceanofPDF.com

Nous nous écrivons beaucoup avec P. Il fallait attendre les lettres, le courrier ne partait pas tous les jours. Je ne peux pas voir une enveloppe « par avion », légère comme une pelure d'oignon, bordée de ses festons bleu-blanc-rouge, sans que ça génère encore une émotion (les enveloppes par avion sont des corps flottants). J'ai encore les lettres de papier fin mais hélas plus les enveloppes. On choisissait ce qu'on disait, l'essentiel n'y était pas, ainsi presque rien sur les événements qui ont surgi au Cambodge, mais le fil des jours, l'insignifiant, comment le temps grignote les liens, ça ne se dit pas, il fallait rester dans l'imaginaire des retrouvailles, garder intact, reprendre là où nous étions restés. Mais c'est précisément le « là » qui a manqué. Ce pays, qui nous a abrités et fabriqués amoureux, nous a donné tout ce qui a coloré notre histoire. Nous étions tissés avec le Cambodge. Je lui ai tourné le dos avec inconscience. Le temps joue sa partition, mais le lieu tellement plus. C'est toujours lui qui fait le plus défaut.

On entendait souvent, assourdi, le bruit des bombes qui tombaient. Sur le Vietnam du Nord mais aussi beaucoup sur le Cambodge, sur les tracées des combattants vietnamiens (les Viêt-cong, on disait) qui se cachaient dans les zones frontalières, dans la forêt si profonde. Il est tombé une pluie de bombes sur ce pays, des tonnes de défoliant (majoritairement de la dioxine). La vie détruite avec indifférence, vies humaine, animale, végétale. On en parlera tellement tard. Lors des très grandes manifestations sur le climat à Paris en 2018, je verrai pour la première fois des banderoles sur l'agent orange, si tardivement. Peut-être n'y a-t-il jamais rien de trop tardif pour réaliser les horreurs de l'Histoire. Pourtant. Cinq cent mille tonnes de bombes sur le Cambodge.

Ce qui nous arrivait de la guerre était étouffé. On se doutait bien que les bombes étaient meurtrières, mais ici tout était parfaitement calme, la ville paisible, aucune agitation. Ou plutôt aucune agitation qui parvienne à nos oreilles d'expatriés. Le pays du sourire, c'était la carte postale touristique. Et une certaine réalité aussi, cet îlot de paix dans une zone de grande turbulence, l'œil du cyclone en quelque sorte. Norodom Sihanouk naviguant à vue et à l'intuition entre les grandes puissances, ses discours enflammés et interminables diffusés par des haut-parleurs en ville.

Pourtant un jour, la surprise, en mars 1970, de voir des officiers américains et des GI. Ils avaient des visages de guerre, les yeux comme sans vie des soldats,

ils étaient très grands, cheveux ras, bronzés. Des Américains, l'absolu de l'étranger. Autour d'eux une agitation particulière, pas de violence, mais des bizarreries, des femmes prostituées, des marchands de cigarettes, de bières, de bibeloterie pour touristes. C'est étrange.

Le lendemain, Sihanouk est destitué. Lon Nol prend le pouvoir.

Nous vivons dans un autre pays, la guerre arrive.

On entend que sept corps ont été trouvés dans le Mékong, la tête coupée pour dissimuler qu'ils étaient vietnamiens. Car on ne confondait pas Vietnamiens, Khmers, Indiens, Japonais, Chinois. Les Blancs aussi savaient faire la différence. Tandis qu'ici, en France, tous les Asiatiques amalgamés sous le nom de Chinois. On savait la querelle permanente entre Vietnamiens et Khmers. Là, ça prenait une autre tournure. Je saurais plus tard qu'il y a eu des centaines de cadavres de Vietnamiens jetés dans le fleuve.

Des barrages s'établissent dans la ville, des hommes en armes veillent derrière des sacs de sable. Les images familières des pays troublés. On continue de vivre comme si rien ne se passait. Je ne comprends pas ce qu'on me dit en allant au lycée et on me tire dessus, je m'échappe affolée dans un terrain vague. Ma mère reçoit une poubelle sur la tête car le gouvernement français ne reconnaît pas assez vite le nouveau gouvernement khmer.

Au lycée, un jeune Khmer de ma classe, habituellement très effacé, harangue les élèves dans sa langue, c'est violent, les veines du cou gonflées par la colère. Le lendemain, tous les Vietnamiens de la classe arrivent le crâne rasé. Ils ont été tondus.

Les cours continuent. Tout continue, on est comme dans une barque sur un large fleuve que le courant entraîne. Je passe mon permis de conduire dans une vieille Jeep, un tour du Phnom entre les barrages et puis voilà, j'ai mon permis. Ce qui arrive, la guerre qui s'instille, les brusques à-coups ne sont pas raccord.

Mon père ne dit rien. Il doit pourtant être parfaitement au courant de la situation, des jeux des puissances internationales autour du Cambodge (USA, Chine, URSS). C'est moi qui ai le sentiment de donner des informations lorsque je répète ce que j'ai entendu d'un élève khmer : le port de Sihanoukville va être fermé. Or, nous devons rapatrier nos affaires par bateau.

Peu avant que je quitte Phnom Penh, elle me parle dans la cour de notre lycée ; ce n'est pas souvent qu'une jeune Khmère vient s'adresser à une Française, ce qu'elle choisit de faire, elle m'interpelle. Elle parle très bas, vite. Elle me dit sa peur de ce qui se passe, que « ce ne sera plus jamais comme avant », elle est si anxieuse, si pressante. Je ne sais pas quoi lui dire, je ne sais pas ce que je peux faire. La rassurer me paraît la meilleure des attitudes. Des mots sans contour, des « mais non » sans aucune autre conviction sinon celle de ma posture intrinsèquement supérieure. Moi je m'en vais. Je ne serai plus là quand elle sera à S 21. Cet acronyme (le S de sécurité et le chiffre 21 du canal radio qui y est rattaché) sera celui d'un centre de détention (un ancien lycée de Phnom Penh) où près de 17 000 prisonniers ont été torturés par les Khmers rouges pour obtenir des aveux rocambolesques sur leur prétendue trahison de l'idéal révolutionnaire. Ils ont tous été exécutés.

Je n'ai pas de présence à sa prémonition. Je n'aurai pas à la vivre. Je dis les mots d'usage. Je n'y suis pas parce que je n'y serai pas. C'est de la pure absence. Je l'ai abandonnée. Et ce n'est que maintenant que je l'entends. Trop tard.

Je suis revenue en France, le voyage m'a paru encore plus long qu'à l'aller. Il était fabuleux aussi parce que nous avons suivi le soleil couchant, qui illuminait sans cesse les hublots. Quelque chose qui ne pouvait pas être quitté, comme si nous volions sur place. Ce que c'est que quitter un pays dans lequel on a vécu et qui a été terre d'adoption, sans même qu'on le formule ainsi, et c'est bien le problème.

Je suis née sur une terre, l'Iran, qu'on me disait ne pas être la mienne et c'était bien sûr faux, j'en ai été arrachée et j'y ai perdu ma mère seconde, ma nourrice pour toujours, et rien ne m'avait préparée à ça. Je suis revenue là-bas trois ans plus tard et j'ai appris qu'elle était morte, je n'ai plus voulu parler la langue farsie qui était la nôtre, à elle et à moi, exclusivement. Cette douleur ne pouvait pas se dire, ce n'était pas mon pays, ce n'était pas ma mère. La douleur illégitime. On ravale son chagrin, il creuse son terrier.

Le retour en France du Cambodge a été la répétition de tout cela, mensonges et leurres successifs, auxquels j'ai donné beaucoup de moi-même pour y croire, pour me conformer. À un moment, la souffrance vraie, elle, vient rétablir l'être. On est obligé de la croire, sans échappée aucune.

Je retrouve P., mon amoureux, mais pas mon amour, comme dans la chanson, cette histoire d'A finit mal. Quelque chose s'était estompé, évaporé, terni. Sans doute du fait de l'année de séparation, mais dû davantage il me semble à l'intensité de la douleur d'avoir été arrachée à lui. Mais pour rien au

monde je n'aurais accepté qu'elle ait le dernier mot. J'ai contresigné le plagiât de mon amour. Le mariage a été le plus gros coup.

Il fallait assurer financièrement, j'avais commencé en 1975 un travail d'éducatrice en milieu pénitentiaire en Seine-Saint-Denis après de laborieuses études de droit. C'était prenant, difficile, je m'y suis jetée toute. Il y avait des collègues, des discussions intelligentes, de la vie forte, des idées, des combats, je n'avais jamais connu ça. P. faisait semblant de partir au travail, il revenait le soir avec sa sacoche. Il a fallu les appels insistants d'un de ses collègues pour que je comprenne la situation.

Il a fini par travailler, a acheté un bateau, son rêve, un joli voilier en bois. La faille s'est élargie quand il m'a dit un jour qu'il se voyait bien partir en mer seul et n'en pas revenir. Comme on reçoit ces paroles-là, lorsque la statue du Commandeur s'anime et devient menaçante. Les coups sourds du malheur, annonçant que les baisers fous sont morts, nous n'espérons plus rien l'un de l'autre, ma vie est ailleurs, la sienne lui pèse. C'est lui qui s'en va, et moi qui le quitte. J'ai trente ans et je vis « ma liberté » comme j'imagine qu'elle doit être, c'est-à-dire sexuelle, au diapason de l'époque, et comme s'il me fallait reprendre, contre Thanatos revenu hanter ma vie, une dose d'Éros, l'antidote, l'anti-dot devrais-je dire. Mais je ne divorce pas. Il m'est impossible de dénouer ce lien-là, persuadée que l'échec de mon amour est de mon fait, que c'est à moi que s'adresse le désespoir d'un homme mélancolique.

Des années plus tard, alors que je suis éducatrice à la maison d'arrêt de la Santé, je recevrai l'appel d'une collègue m'informant de l'incarcération de P. à Fresnes. Rien n'est plus féroce. Je ne peux pas ouvrir une cellule sans le voir, la lumière absente, la télé allumée, le jogging, le visage fatigué et comme sali des détenus. Les parloirs le samedi. Les longs couloirs en parquet ciré de Fresnes, la prison haïe pour sa dureté, l'ordre fanatique. La peur pour lui jour et nuit. Je ne peux plus travailler en prison, j'obtiens un autre poste.

Très longtemps après (j'ai cinquante et un ans), dans une vie apaisée, je demande le divorce. Une femme, la maire, nous avait mariés, une autre, la juge, nous sépare.

L'attente longue au tribunal de grande instance de Lyon où je vivais à cette époque. Je regarde ses chaussettes. Tout à coup me revient toute cette intimité qu'il y avait entre nous, nos corps-à-corps, les poils de ses jambes me piquaient la nuit, la persistance de son corps contre le mien, comme une empreinte.

La phrase de la juge : « Votre divorce est prononcé », mais était-ce cela ? Prononcé, oui je crois, la déclaration par une autorité, recouverte par la phrase initiale qui est aussi une déclaration et qui est restée inoubliable : « Je vous déclare unis par les liens du mariage. » Les deux fois, ces phrases solennelles qui s'incarnent et fondent nos vies symboliques.

Une quinzaine d'années après, j'apprendrai par un petit mail laconique la mort de P. Je saurai qu'il a été retrouvé par les gendarmes dans le mobile home où il vivait, un mois après son décès. Mort due à un infarctus majeur. De mon côté, à peu près à cette époque, mon cœur s'est mis à battre trop vite, brutalement, désordonné, presque violent, comme s'il voulait se sauver de la cage thoracique. J'ignorais tout de ce qui se passait pour le dandy mélancolique que j'ai tant aimé. Le lien, je le compose, je le crée, il est l'ouvrage auquel je me tiens, essentiel et nécessaire, butinant sur le réel.

Il a fallu que son cœur s'arrête pour que le mien s'affole, et de cela je suis bien l'inventrice, comme on l'est d'un trésor trouvé sans même l'avoir cherché, sans réfutation possible, car plus vrai que le réel. Et peut-être un nouveau surgissement du romanesque.

C'est quelque chose, ce cœur qui bat tout de travers au moment même où ce grand amour disparaît.

Il faut maintenant s'arrêter, mesurer ce qui est perdu, ne pas fuir à perdre haleine. Laisser ce mort s'approcher aussi près qu'il le fut puisque le pire est *réalisé*, comme on dit en droit d'un bien dont on se sépare. Oui, de pire, il n'y aurait plus. Mais être là, dans ce chagrin, éloigner la crainte, la peur, prendre cette souffrance comme le don de ce qui reste.

Être survivant est *aussi* un don, et je ne dis pas « être survivant est un don », ce serait obscène. Un don extrême, méchant, violent. Mais tout ce que

ma peau prend de soleil, de la brise du soir si douce, du ciel si neuf, des lèvres que le vin gonfle, du gâteau libanais aux dattes que je mange dans l'odeur du seringa, tout cela est donné. Et donné par les morts eux-mêmes. Ce qui leur fut précieux et qui nous échoit. L'héritage de la vie par les morts. Être présent à cela comme à la musique. Même l'aigu de la peine, pareil. Je regarde une pie faire son nid dans un endroit invraisemblable, dangereux, et je me dis que toute vie mérite vie, elle est partout, même douloureuse, même ténue, y croire comme la pie croit à son nid. Ne pas gâcher.

OceanofPDF.com

Je n'ai plus voulu penser au Cambodge après mon départ. On entendait des informations qui paraissaient toutes fausses. J'ai dû probablement me réjouir de l'arrivée des Khmers rouges comme je me suis réjouie de l'arrivée de Khomeiny en Iran. La révolution porte beau, incontestable, décisive, fière.

Mais quelque chose n'allait plus.

On apprend que de jeunes étudiants khmers rejoignent leur pays pour participer à sa libération, dont la sœur d'un ami. Ils seront tués à l'aéroport à la sortie de leur avion en tant qu'intellectuels. Ça ne se parle pas. Sans doute est-ce là le premier signal du crime de masse, le silence étouffant qui l'entoure.

Et la stupeur dans laquelle on va découvrir le génocide après coup. Comment croire que dans ce pays profus on ait pu faire mourir de faim. Ce n'est pas négation, mais réalisation de l'impossible, la pellicule de vide entre le réel et l'intelligible.

La jeune femme qui est assise dans le salon de mes beaux-parents à Montparnasse, sur une des chauffeuses rouges, est apparentée à la famille royale. Elle a pu trouver refuge en France, après être passée par un camp en Thaïlande. Elle nous dit : *j'ai marché sur les os, j'ai vu les corps pourrir dans la rizière*. Je n'entends rien. Elle parlait fort, elle articulait fort, le visage crispé. Les mots sont sans images, sans réalité, sans figuration. Ils ne sont pas du monde que j'arpente.

À Paris, on ne peut pas rendre intelligible *marcher sur les os*. Ces os ne sont pas les nôtres. On marche sur le bitume ici. Les os des nôtres sont dans les

cimetières, on ne marche pas sur les tombes. Ici, on ne laisse pas les os traîner sur les chemins. Elle est sortie de l'humanité par le fait même de son énoncé que nous réfutons à l'instant même où nous l'entendons. La monstruosité du crime rend l'identification impossible.

OceanofPDF.com

Je n'avais pas encore commencé, du fait de mon métier d'éducatrice, à écouter les récits du tragique, les récits des hommes qui sont sortis de l'humanité, eux du fait de leurs crimes. Je n'avais pas encore choisi un métier qui consistait à remettre les os à leur place, les hommes dans leur humanité perdue.

J'étais assise sur le canapé rouge, j'entendais, et rien ne me liait à ce que j'entendais, je ne mettais pas ma chair dans ses mots. Je me tenais à l'écart. Je me dissociais. Pourtant, j'avais enfin un écho à mes troubles, un voisinage, quelque chose d'intelligible dans la surdité du monde, moi et mes voix étions le contraire de sourdes, une sorte d'hyperacousie. Et là, il y avait une caisse de résonance, je n'ai pas voulu le comprendre.

Si les Khmers rouges n'avaient pas existé, aurais-je oublié Phnom Penh à ce point ? Sans doute. Peut-être. Mais le peu que j'ai oublié, mis à l'écart, voulu effacer, du fait de leur existence, je le dois... À qui ? À personne. Sans doute à ce livre-ci. Aux visages croisés qui ne sont plus là, même si je ne me souviens pas les avoir rencontrés. À la souffrance nécessaire, vitale de cet oubli. La honte des survivants. La honte d'avoir tourné le regard, d'avoir, par là même, choisi son camp.

Je commence à voir les films de Rithy Panh et à lire les livres qu'il a écrits, avec Christophe Bataille. *L'Image manquante* fut une immense brèche vers le

monde sensible que je ne voulais pas voir. Regarder sur Internet les archives du centre Bophana aussi.

Tenter de raccorder ce que j'ai connu à une histoire plus vaste, décisive. L'arrivée des GI à Phnom Penh en mars 70 a été peu évoquée à propos du coup d'État de Lon Nol, pourtant j'en ai été témoin. La destitution de Sihanouk est intervenue après. Et c'est lui, Lon Nol, qui immédiatement a pris le pouvoir, un nationaliste, très attaché aux valeurs traditionnelles et religieuses, il a mené une politique erratique, la corruption s'est instituée dans le pays. On dit qu'il gouvernait avec des mages, ce qui accréditait sa réputation de *fantoche* (j'apprendrai des années plus tard que Mitterrand se fiait à une astrologue). Le Cambodge a été précipité dans la guerre.

OceanofPDF.com



Bophana est une jeune femme dont le visage beau et grave est maintenant l'emblème du centre qui porte son nom¹. Son visage, sorti de la masse des visages photographiés par les Khmers rouges au moment de leur extermination à S 21. Son histoire est la permanence du harcèlement de l'Histoire. Bophana

est morte à vingt-cinq ans après avoir été violée par les troupes de Lon Nol, utilisée dans les travaux forcés des rizières par les Khmers rouges, torturée à S 21, exécutée une fois « ses crimes avoués », dont le plus emblématique est bien d'avoir écrit des lettres d'amour à son mari, exécuté le même jour qu'elle. Car c'est cela que les Khmers rouges voulaient extorquer aux corps ouverts par la torture : des aveux. Des milliers de mots arrachés aux bouches mutilées, des invraisemblances, des absurdités.

Un visage et une histoire se détachent des autres, illuminent les autres.

Comme dans l'exposition « Faire son temps » de Christian Boltanski, qui tenait au basculement entre la fin et ce qui ne doit pas finir. On peut dire vie et mort, oui, aussi. Le glissement permanent de l'une à l'autre, ce que nous en faisons. Tous ces visages offerts dans le flou, quelque chose qui s'estompe déjà, s'efface un peu et s'expose dans cet effacement. Oui, on pense : ces personnes ont disparu et on le pense dans le moment même où on les évoque. Avec ce souci constant de s'accrocher à un visage faute de pouvoir les conserver tous (ce à quoi, pourtant, nous aspirons, mais en vain, évidemment), ici, un jeune homme souriant, la joue marquée d'une cicatrice. Singularisé par un accident de sa vie, c'est pour cela qu'on le distingue ? Comme cela est peut-être arrivé qu'on se souvienne de lui du fait de sa marque (le mot qui dit ça, l'accident, et ce qu'on a en propre).

Bophana, le regard qui ne baisse pas, qui ne faillit pas, alors qu'elle connaît déjà l'issue de sa captivité. Elle est photographiée par ses bourreaux, comme tous les autres de S 21, elle regarde au-delà du photographe, elle ne lui accorde pas son regard. Que voit-elle ? Sa vie ? La saloperie humaine ? Je ne sais pas. Mais il y a dans la force de ce regard, dans ce visage, quelque chose qui ne peut lui être enlevé. Sa vie, oui, on peut la prendre et le faire de façon abominable. Mais pas son âme. Vous regardez son âme au moment où vous la voyez. Faites-le. Oui, regardez Bophana qui dit le crime des Khmers rouges et la limite du crime, ce qui ne peut être ôté à un visage humain. On pense à Emmanuel

Levinas bien sûr : « Le visage est ce qui nous interdit de tuer. Le visage est signification, et signification sans contexte. » Un visage qui n'est d'ailleurs pas le portrait, la bouche, les yeux, le nez, mais une métaphore. Ce qui engage que *je dois répondre de tous les autres*, là se joue la survie du monde.

1. <https://bophana.org/fr>

OceanofPDF.com

Douch (Kang Guek Eav de son vrai nom), le directeur, le tortionnaire de S 21 : « Je suis jour et nuit avec la mort » ; Rithy Panh lui répond : « Moi aussi. Mais nous ne sommes pas du même côté¹. »

Je regarde plusieurs fois les portraits des prisonniers de S 21 pour reconnaître ceux dont j'aimerais me souvenir mais que je n'ai probablement jamais vus. Peut-être n'est-ce pas un oubli mais une sorte d'abstinence de la mémoire. On s'efface avec ceux qui sont effacés, on s'efface le sachant. Dans le défilement des photos, j'aperçois un visage plus familier, une expression. Je plaque un souvenir. Qui que vous soyez, devenez un proche, plus proche encore dans le non-souvenir. Je n'ai jamais le sentiment d'une falsification, mais d'une sorte d'acte de foi dans l'éternel retour du vivant. Une palingénésie.

En fouillant sur le Net, je retrouve Antonia, entendue en août 2009, lors du procès de Douch. Elle y témoigne de la mort de sa sœur, Rangsi, et de son beau-frère. Lors de l'arrivée des Khmers rouges, Rangsi n'a pas de méfiance, elle croit que le pays va aller vers le communisme tout simplement, elle donne son vrai nom, ne renie pas sa filiation avec un père ancien ministre de Sihanouk. Antonia a su qu'elle a tremblé *comme un agneau* lorsqu'on est venu la chercher pour les longues séances de torture à S 21. Je voudrais mettre les mains en coupe autour de la petite flamme qu'a été Antonia lorsque nous étions au lycée, l'impérissable jeunesse qui émanait d'elle. Mais en mourant

ignoblement les agneaux emportent joie et jeunesse, les pantys qui dépassent des robes courtes, les jeux et les fausses claques pour rire.

1. *L'Élimination*, Rithy Panh, Christophe Bataille, Grasset, 2012.

OceanofPDF.com

Je l'écoute, Rithy Panh, venu pour la présentation de l'opéra *Bangsokol : un requiem pour le Cambodge*, donné à la Philharmonie de Paris, où je me trouve presque par hasard, ignorante de cette représentation. Je l'entends dire que les figurines qu'il crée pour *L'Image manquante* ont une âme, elles sont de terre et retournent à la terre. J'arrive à obtenir une place pour la représentation par un coup de chance incroyable (une personne n'est pas venue). Je découvre sur mon siège un tissu blanc, c'est le bangsokol, étoffe qui enveloppe les défunts pendant la cérémonie éponyme. Nous sommes invités à en recouvrir nos épaules pendant la représentation, puis nous la laisserons. Le geste crée immédiatement quelque chose de sacré.

Dans le livret et dans la belle graphie khmère :

ព្រលឹងជាទីស្រឡាញ់របស់ខ្ញុំ
រត់ដោយពន្លឺ
និងសាងសង់ស្ថាននេះ
ដើម្បីឆ្លងកាត់ពិភពលោក។
ជីវិតចុងក្រោយរបស់អ្នកគឺវេទនា
ឆ្ងាយពីក្តីសង្ឃឹមរបស់អ្នក
ស្លាប់ដាច់ចេញពីបងប្អូនរបស់អ្នក
ទាំងស្រុងតែម្នាក់ឯង។

Mes chères âmes / accourez avec légèreté / et construisez ce pont / pour traverser les mondes. / Vos dernières vies furent misérables, / si éloignées de vos espoirs, / moribonds séparés de vos frères, / totalement seuls.

Dans le hall de la Philharmonie, des portraits, des figurines, des lumignons, des traces.

On nous a remis une petite enveloppe orange qui contient une photo. Celle que je reçois est le portrait en pied, de trois quarts, d'une femme drapée dans son sampot, main sur la hanche, un sourire léger, presque inquiet. La photo est titrée « Cambodge – Kampong Cham – femme ». Quelque chose de la prise de vue coloniale, peut-être à cause du titre, comme si elle était renvoyée à une typologie, de l'ordre de la catégorisation naturaliste.

Tout m'attendait ici, tout était prévu pour ma venue (jusqu'à celui qui s'est désisté pour moi), je suis là pour prier avec les autres, oui prier, laisser un souffle passer. Aucune église, aucune foi, aucun vœu de fidélité à un dieu, mais aux âmes errantes, aux corps spirituels, oui.

Regarder aussi les films de la nouvelle génération de réalisateurs, ceux dont les pères et mères n'ont pas parlé, pas confié leur terrifiante mémoire.

Je vois un jour au Forum des images *Angkar*, film d'une jeune réalisatrice, Neary Adeline Hay, qui accompagne le retour de son père, Khonsaly, à Ta Seng, lieu de sa déportation. L'Angkar (អង្គារ), l'Organisation, est le nom pris par les Khmers rouges pour désigner la forme d'administration du Kampuchéa démocratique.

De vieux copains qui se retrouvent, comme c'est doux. Or, ces vieux copains sont ses anciens tortionnaires. Ils racontent les exactions, les crimes, comme s'ils n'étaient pas les leurs, comme s'ils étaient le fait d'autres, ou une abstraction du régime khmer rouge. Le père ne cherche pas la confrontation. Parce que c'est par cette douceur que l'horreur nous submerge. *Pourquoi suis-je un survivant ?* Il répond à la question éternelle : *pour transmettre à ma fille*. Elle, déclare qu'elle est l'enfant du mariage forcé de ses parents par l'Angkar : *je suis une enfant de l'Angkar, c'est mon origine*.

L'Angkar va trier, ordonner, ranger. Les dignitaires du régime de Lon Nol, ses partisans réels ou supposés deviennent le peuple ancien, celui qu'il faut exterminer. Seul le *peuple nouveau*, ou les *candidats* au statut de ces nouveaux élus peuvent survivre. Les seuls citoyens de *plein droit* se trouvent dans le *peuple de base*, les habitants des zones tenues depuis plusieurs années par les Khmers rouges, ceux qui n'ont pas été *souillés*.

Angkar, l'Organisation. Le mot qui dit tout le projet. Allié à la question de la pureté, celle du peuple nouveau, figuration d'un prolétariat absolu, idéal, mythique, divin. Originaire. Car voilà le projet, exterminer tout ce qui n'est pas l'invention d'un originaire, avec méthode. On bannit les médicaments capitalistes. On modifie la langue, on en supprime les pronoms possessifs, attributs de la propriété privée. Les enfants sont chargés de la surveillance et de l'élimination de leurs parents.

Un million et demi de personnes (soit près de 20 % de la population cambodgienne) sont mortes du fait des exécutions de masse, de la torture qui les accompagnait, du travail forcé auquel les citoyens, considérés comme des intellectuels, ont été soumis, mort aussi causée par les maladies ou la famine, sidérante dans ce pays d'abondance.

Il faut être du parti de ceux qui ont été broyés par la machine brutale. *Prendre parti*, prendre leur parti, se coaliser pour eux. Je regarde dans le dictionnaire et trouve qu'il s'agit aussi d'un terme de beaux-arts : « disposer les ombres et les lumières par grandes masses, ne point les éparpiller ».

Dans le film de Neary Adeline Hay, l'arbre qui a mangé les morts, celui au pied duquel les cadavres ont été déversés, est la figure même de l'incarnation, de l'éternel retour. Mais ce qui fait retour n'est pas une réparation, c'est probablement plus fort, l'arbre n'est plus le même arbre, il est plus puissant de ce qui l'a nourri. Les morts, par essence, ne sont plus. Ce qui est là, dans l'arbre, c'est la survivance. La musique absolue de l'instrument mort.

Il y a quelques années, j'ai vu des danseurs de Butô. L'un d'entre eux a tourné sur lui, vite, corps droit, blanc comme un cocon de soie, bras collés au corps. Mouvement si rapide qu'il a été presque imperceptible. Un peu de la poudre blanche dont il était recouvert est restée en suspension dans l'air quelques secondes. Pareille à un fantôme, trace légère dont on pouvait douter comme du mouvement qui l'a fait naître. Nous aurions pu être les inventeurs de cette hallucination, égarés par le geste.

Il faudrait que les corps flottants soient cela, un doute sur l'existence de ce qui nous a animés, la survivance d'une danse, d'une joie, d'un sourire, de ce qui aussi a été là, sans retour possible, mais présent et fragile, nous laissant incertains.

De la matière non matière (une ombre ?) reste le flottement. On ne peut jamais voir les corps flottants, ils sont là, on déplace le regard vers eux et ils se déplacent tout pareil.

Accepter cette approximation et donc l'échec inéluctable de les écrire. Se demander comment rendre compte de l'intensité des choses disparues. Vacillation plus vraie que les certitudes, plus stable que les credo, plus fidèle à nos vies.

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, août 2022.

OceanofPDF.com

jane sautière
corps flottants

De petits débris flottent et se déplacent dans le vitré projetant parfois des formes sur la rétine. Ce que l'œil perçoit est l'ombre de ces corps flottants. Comme dans un cosmos, certains se satellisent et s'agrègent. J'ai vécu mon adolescence à Phnom Penh de 1967 à 1970. J'en ai si peu de souvenirs que j'ai laissé toute la place à ces traces, des ombres projetées. En résille, des silhouettes apparaissent, font signe, celles des parents, de mes camarades de lycée, d'un grand amour. Celles aussi auxquelles la violence de l'Histoire nous attache.

Ici, à Paris, le temps est blême, c'est l'hiver, il est 17 heures, il fait huit degrés. Là-bas, à Phnom Penh, la nuit est totale, il est 23 heures et il fait vingt-six degrés. J'ai voulu écrire dans les deux fuseaux horaires, dans les deux latitudes. Écrire au crépuscule qui est avant tout la survivance de la lumière après le coucher du soleil.

J. S.

Jane Sautière est l'autrice aux Éditions Verticales de *Fragmentation d'un lieu commun* (« Minimales », 2003 ; prix Arald 2003 ; prix Lettres frontière 2004), *Nullipare* (2008), *Dressing* (2013), *Stations (entre les lignes)* (2015) et *Mort d'un cheval dans les bras de sa mère* (2018).

www.editions-verticales.com



OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTRICE

Fragmentation d'un lieu commun, « Minimales », *Verticales*, 2003 (*prix Arald 2003, prix Lettres Frontière 2004*)

Nullipare, *Verticales*, 2008

Dressing, *Verticales*, 2013

Stations (entre les lignes), *Verticales*, 2015

Mort d'un cheval dans les bras de sa mère, *Verticales*, 2018

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

J'attends ce que j'appelle...

Chercher d'abord les lieux...

C'est drôle...

Toute cette vie passée...

Il y avait, et pendant longtemps...

Mais non...

Un jour de 1967...

Le premier soir...

Les noms de lieux...

C'était la première fois...

Le chemin vers le lycée Descartes...

Ce sont des femmes...

Sihanoukville est au bord...

J'ignorais alors totalement...

L'éternité est factice...

Il faisait si chaud...

Lorsque ma mère...

Lorsque je découvre...

Ma mère n'a donc pas eu...

Il ne m'est pas possible...

Je n'ai pas quitté Phnom Penh...

La romancière maternelle...

Les premières cigarettes...

Les cigarettes sont des corps flottants...

Les samedis soir

Je vais faire du cheval...

Les petits Blancs...

Nous nous écrivons...

On entendait souvent...

Je suis revenue en France...

Très longtemps après...

Une quinzaine d'années...

Je n'ai plus voulu penser...

Je n'avais pas encore commencé...

Bophana est une jeune femme...

Douch...

Je l'écoute...

Regarder aussi les films...

Il y a quelques années...

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Corps flottants de Jane Sautière
a été réalisée le 1^{er} juillet 2022
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072988738 - Numéro d'édition : 540747)
Code Sodis : U45606 - ISBN : 9782072988769.
Numéro d'édition : 540750

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

OceanofPDF.com